



MADELEINE SECRETAN

# L'onele Rémi



RF

DU MÊME AUTEUR



### BILLY

La merveilleuse aventure  
d'un enfant perdu.  
Le livre qui obtient  
le succès !



### HUGO ET BILLY

Suite de Billy  
184 pages

### MARIO

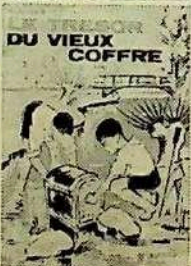
L'enfant  
du Sud



TOJO  
et le diamant



LE  
TRÉSOR  
DU VIEUX  
COFFRE



### GENTIANE

et son frère

### AVENTURES AU VILLAGE

L'histoire de David le petit  
montagnard de l'Oberland  
bernois.  
20 illustrations



COLLECTION DE LA PETITE SOURCE

aventures  
au  
village

MADELEINE SECRETAN

L'ONCLE RÉMI

ÉDITIONS ENEBÉ

St-Légier s. Vevey (Suisse)

Du même auteur :

Pour les enfants

*Billy, la merveilleuse aventure d'un enfant perdu*  
*Hugo et Billy, suite de Billy*  
*Départ pour l'Amérique*  
*Le Trésor du vieux coffre*  
*Mario, L'enfant du Sud*  
*Aventures au village*  
*Tojo et le diamant*  
*Gentiane et son frère*

Pour les aînés

*Le Chant d'une nuit d'orage*  
*Le Bonheur n'est pas un rêve*  
*Mon Neveu Olivier*  
*Incognito*  
*L'Héritage de Tante Caro*  
*Fugue*

MADELEINE SECRETAN

# L'oncle Rémi

Illustrations de Ruth Guinard



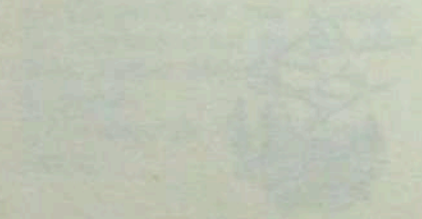
Collection de la Petite Source

EDITIONS ENEBE  
Saint-Légier-sur-Vevey (Suisse)

PROBATION

Probation

Probation



Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays  
Copyright 1973 Editions Enebé à Saint-Légier-sur-Vevey (Suisse)

## CHAPITRE PREMIER

### UNE LETTRE D'ONCLE REMI

La porte s'ouvre ; elle se referme, poussée par une main brusque. Essoufflé, François passe le minuscule vestibule. Il s'assied lourdement sur un tabouret de la petite cuisine.

Occupée à nettoyer des légumes devant l'évier, sa mère le regarde avec un sourire de bienvenue :

— Tu es monté trop vite. Ces escaliers tournants...  
Son fils achève la phrase :

— Ça donne le « tournis » !

Et il enchaîne :

— J'ai faim !

— Patiente un peu, François ; le repas est bientôt prêt.

On entend une voix qui, de la chambre appelle :

— François... François... écoute...

Le garçon se lève vivement et court vers la pièce contiguë.

Il s'immobilise devant la grande table. Ses deux sœurs, Damaris et Anne, finissent leurs devoirs d'école ; elles lèvent la tête, le regard brillant.

— J'écoute, fait placidement François, l'œil interrogateur.

— Regarde ! dit Damaris, l'aînée des fillettes, une brunette parée de beaux yeux bleus limpides et dont les cheveux frisés font une auréole autour de son visage aux traits fins et réguliers.

Quoique de quatre ans plus jeune, Anne, la cadette, lui ressemble étrangement. On pourrait presque les confondre, si l'une n'était plus grande, plus élancée et ne paraissait moins fragile, moins délicate que l'autre. Mais, leurs regards sont semblables et leurs sourires identiques pour regarder leur frère d'un air radieux. Elles vont certainement lui communiquer une bonne nouvelle.

— Quoi ? Qu'est-ce que c'est ? demande le garçon.

— Une lettre d'oncle Rémi ! s'exclame Anne, triomphante.

— Peuh ! L'oncle Rémi ! Ce vieux bonhomme ! Et c'est ça qui vous met en joie ? Pas possible !

Dédaigneux, François ajoute :

— Evidemment ! La dernière fois qu'il est venu ici, vous étiez trop petites... Vous ne vous souvenez plus de lui ! Moi, je me le rappelle ! Nos cinq étages à monter dans cet escalier tournant, ça l'avait mis dans une telle transpiration ! Il « poussiffait », s'arrêtait à chaque marche et demandait à papa pourquoi il n'y avait pas d'ascenseur dans cette maison. Celui-là, il...

Impatiente, Damaris l'interrompt :

— Avant de continuer à déblatérer tes griefs contre l'oncle Rémi, tu ferais mieux de lire sa lettre.

Anne ajoute avec vivacité :

— Il nous invite à aller au bord de la mer... chez

lui, pendant nos vacances ! Il vient d'acheter une petite villa délabrée, qu'il veut retaper et il compte sur la compétence de papa pour qu'il l'aide à la transformer.

— La transformer ? Papa n'est ni un maçon ni un architecte.

— Enfin... refaire les vernis... tu vois ...

— Oui, je vois ! De belles vacances pour papa ! Il s'y entend l'oncle Rémi pour engager du personnel qu'il n'aura pas besoin de payer.

Damaris s'est levée, indignée :

— François ! Tais-toi ! Ce n'est pas juste, ce que tu dis là. Dans la lettre, il y avait un chèque, une belle somme que maman a mise en lieu sûr, pour nos frais de voyage, pour nos préparatifs de départ et pour dédommager papa de sa peine. Je trouve cela fantastique ! Toi, tu préférerais croupir ici, en ville, pendant les vacances ? On y étouffe. Après tout, tu peux y rester ! Tu garderas le logement, tu soigneras les plantes ; on n'aura pas besoin de les donner à la concierge et tu veilleras à ce que tout soit en ordre pour notre retour. Une recommandation : tu n'oublieras pas de fermer le gaz chaque fois que tu sortiras dans la rue... Pendant ce temps, nous, nous nous prélasserons sur le sable et dans l'eau.

L'air suffisant, elle regarde son frère. Cette tirade a calmé François ; il se met à rire :

— Idiote ! Tu serais la première déçue si je ne venais pas avec vous.

Anne observe, douce et réfléchie :

— Toi ? Rester tout seul ici ! Premièrement, papa ne serait pas d'accord... et pour une fois qu'on pour-

rait se payer des vacances un peu plus loin que les parcs et la banlieue...

— Oui, il faut en profiter, ajoute Damaris, convaincante. Et le plus beau, tu ne le sais pas encore.

— Quoi ? interrompt François.

— Il nous paie l'avion pour le rejoindre. On ira le prendre à Orly.

Cette fois, surpris, le garçon fait un haut-le-corps :

— L'avion ? Ça, alors !

— Tu ne dis plus non... hein ! relève Damaris, victorieuse. A moins que tu préfères encore rester ici pour ne pas voir l'oncle Rémi !

Agacé, François coupe :

— Ça suffit !

Et il ajoute, rêveur, médusé :

— L'avion... D'accord ! On y va ! Montre-moi cette lettre. C'est peut-être un chic type, l'oncle Rémi. On va l'aider à réparer sa bicoque. S'il me donne un pinceau et de la peinture, je m'engage à vernir les fenêtres.

Madame Baudin, la mère des trois enfants, apparaît sur le seuil de la porte. De la cuisine, elle a entendu la conversation animée qui s'est tenue dans la pièce. C'est une petite femme alerte, à la mine énergique. Elle est habituée à travailler beaucoup et n'a pas eu le temps de compliquer son train de vie. A midi, elle mange seule avec ses enfants, son mari ne rentrant de sa journée laborieuse que vers le soir. Elle interpelle vivement son fils :

— Tu es content, François ?

Le garçon fait un mouvement d'épaule, il secoue la tête :

— Bien sûr, je suis content, tu penses !

François aura bientôt treize ans ; il est grand pour son âge, bien bâti, la figure ronde, le front large, les cheveux indisciplinés. Il possède un même air de famille que ses sœurs et pourtant, ses yeux, de nuance plus foncée, lui donnent une expression plus forte, plus vive. Tout dans son attitude et son air laisse deviner qu'il possède déjà une personnalité bien déterminée. D'ailleurs, il est l'aîné de la famille. Damaris est d'un an plus jeune que lui.

Sa mère ajoute :

— Il y aura quelques achats à faire... Entre autres une valise pour toi, François. Je te laisse le soin d'aller l'acheter. Tu la choisiras à ton goût. Ne la prends pas trop grande.

— Damaris ! Tu viendras m'aider à la choisir ? demande le garçon.

— Bien sûr, répond sa sœur. On ira cet après-midi, tapant. Et pour nous, maman, qu'est-ce qu'on prendra pour mettre nos affaires ? J'ai des tas de choses à emporter.

— Des tas de choses ? Il faudra vous limiter. D'ailleurs, tes robes d'été ne font pas volume !

— Je le sais bien, fait la fillette, une grimace de dépit passant sur son visage.

— Mais, dit Anne, conciliante, au bord de la mer, on vit sûrement presque toujours en maillot de bain. Ça ne prend pas tant de place dans les valises...

— Nous aurons la grande vieille pour les affaires de papa et les miennes, conclut la mère, et pour vous deux, la bleue.

— Oh ! la bleue ! Elle est horrible, pleine de raies et sale, objecte Damaris, boudeuse. Elle irait tout juste pour François.

— Non, elle est trop grande. En la nettoyant, elle servira encore. François en achètera une plus petite, rien que pour lui. Ainsi, il n'y aura pas de mélange dans vos effets. Et, maintenant, venez ; le repas est prêt.

— Je n'ai pas encore lu cette lettre... Passe-la moi, Damaris, dit François en quittant la pièce.

Ils se mettent à table, dans la minuscule cuisine. L'espace est compté dans ce petit logis de la grande ville où les loyers sont si coûteux. On diminue le plus possible le volume des appartements. On s'entasse, on en a l'habitude et pour se consoler, on songe au voisin. Il est parfois moins favorisé.

Pendant le repas, mère et enfants oublient un instant qu'ils sont enfermés à l'étroit entre quatre murs. Ils vivent par avance les beaux moments qu'ils ont en perspective. Leurs yeux ne voient plus l'horizon restreint des rues grises ni le tourbillon incessant de la circulation sur les boulevards. C'est un grand espace au soleil, sur le sable fin, dans le calme, avec le rythme apaisant des vagues de la mer, qui surgit dans leur imagination.

La conversation marche bon train sur les apprêts de ce merveilleux départ et aussi sur la gentillesse de l'oncle Rémi, le promoteur inattendu de si belles vacances.

Tout paraît beau et lumineux ; les trois enfants ne se doutent pas un instant qu'il pourrait arriver des

péripéties au cours des semaines prochaines, et de telles aventures, si bien qu'ils n'oublieront jamais ces premières vacances passées au bord de la mer.

## CHAPITRE II

### UNE JOLIE VALISE

Damaris et François se fraient un passage dans la foule. Un moment séparés, ils se rejoignent. La fillette est restée en arrière et son frère s'impatiente :

— Quand auras-tu fini de t'arrêter devant chaque vitrine ?

— Mais... j'ai vu de si jolies choses... et un « pull » qui me plaît tellement. Si j'avais des sous je l'achèterais.

— Comme ça, tout simplement ! Les filles, il leur faudrait une fortune pour les contenter. Viens ; on y va. Tu te pâmeras devant les magasins quand tu seras seule.

Damaris force le pas pour marcher au niveau de son frère. Elle soupire :

— Je voudrais bien que papa soit riche, qu'on ait beaucoup d'argent. Toutes ces belles choses qui sont dans les vitrines, qui est-ce qui les achète ? Il y en a tellement !

Son frère ne répond pas ; il suit son chemin. A-t-il seulement entendu ce qu'elle a dit ? Le bruit des autos et de la foule les enveloppe. Il faut marcher vite, les distances sont grandes.

Ils arrivent enfin devant un centre commercial. C'est là qu'ils entrent. Ils cherchent le rayon des articles de voyage et découvrent les valises.

Ils en voient de toutes les grandeurs, de toutes les couleurs et... de tous les prix. Ils les examinent longuement... C'est difficile de choisir.

Lasse, Damaris soupire :

— Si seulement maman était là.

— Le vendeur nous conseillera, affirme François.

Mais, le vendeur paraît très occupé et n'a pas encore remarqué leur présence. Il a été longtemps retenu par un groupe de jeunes filles. Elles ont tout regardé et à la fin, elles sont reparties sans rien acheter. En cet instant, un couple accapare l'employé. François écoute le dialogue qui s'établit entre le vendeur et le client, un homme d'âge mûr, distingué, d'une beauté remarquable, mais dont l'expression frappe immédiatement l'enfant.

Il pousse du coude Damaris et lui dit dans un souffle :

— Tu vois celui-là ?

— Oui.

— Bizarre... Quel air triste. On dirait qu'il sort d'un enterrement.

— Un neurasthénique... conclut la fillette, pas du tout impressionnée par les dires de son frère. Il ferait bien de se dépêcher de faire ses achats et de nous laisser la place.

Mais, ces deux personnes ne semblent pas pressées et le temps s'allonge. Le vendeur patiente, il le faut bien.



Enfin ! Décision est prise et, après avoir payé à la caisse le prix de la valise, ils s'en vont, tenant leur achat à la main.

— Elle est jolie, dit François, en les regardant partir. Elle me plaît.

— Elle te plaît ? Qui ?

— Mais... la valise.

— Ah ! A moi aussi... Pas trop grande et j'ai entendu quand on leur a indiqué le prix ; il n'est pas plus élevé que ce que maman nous a autorisé à mettre.

— Alors, conclut le garçon, décidé, si on achetait la même ?

— Tu as raison ; achetons-en une même qu'eux.

Et avant que d'autres gens s'avancent pour leur prendre la place, les deux enfants s'adressent à l'employé ; immédiatement il leur vante l'article demandé.

Ils ne peuvent pas mieux choisir, paraît-il ! Et quel prix avantageux !

Cette fois, ils s'en vont, convaincus d'avoir fait un achat merveilleux. Pas besoin de se procurer en complément, un porte-étiquette en cuir pour le fixer à la poignée, comme leur mère avait recommandé de faire. Avec une telle valise, pas nécessaire ; une petite étiquette est déjà fixée à la poignée par une chaînette. Une peine de moins ; c'est parfait ! Il ne reste plus qu'à y inscrire son nom et son adresse pour que tout soit en ordre pour le transport par avion.

Très satisfait, François s'en va en emportant sa valise neuve et le contact avec cette poignée lui donne l'impression que le voyage commence déjà.

La griserie des préparatifs de départ le rend si heu-

reux ! Il en oublie son impatience quand sa sœur s'attarde un peu trop devant les vitrines des magasins.

Arrivés à la maison, ils montrent leur achat à leur mère ; elle approuve leur choix et s'exclame :

— Quelle jolie valise !

Et lorsque leur père rentre de son travail, la même affirmation sort de ses lèvres :

— Elle est jolie, cette valise ! Vous avez bien choisi. Je vous félicite, mes enfants.

— Trop belle pour un garçon ! lance Damaris, un brin envieuse.

— Oh ! je te laisserai la porter, si ça peut te consoler... riposte son frère en riant. Mais je t'avertis, elle sera lourde quand j'y aurai mis tout ce que je compte emporter.

— Merci, réplique la fillette, tes bras sont plus gros que les miens. La mienne, c'est papa qui la portera !

Et, commence la valse des préparatifs.

Quatre jours, ce n'est pas de trop pour mettre en mouvement tout l'attirail nécessaire pour le voyage. Papa va commander les billets ; il faut aussi faire différents achats indispensables, même lorsqu'on est des gens simples, qui ne peuvent jamais exagérer les dépenses.

La veille du départ, il ne reste plus que quelques détails à mettre au point pour que tout soit prêt. Les valises encombrant le petit appartement où l'on commence à étouffer dans le désordre.

M. Baudin, rentrant avec les derniers achats, s'en va vers son fils :

— Et ta valise, où en est-elle ?

— Oh ! je n'arrive pas à la fermer !

— Tu l'as trop remplie. Regarde ! En casant mieux chaque chose, tu diminues le volume. Et, sais-tu, François, cette grosse Bible prend trop de place. Je viens d'aller en acheter une neuve, plus petite. Tu grandis ; ce sera ta Bible de jeune homme. Elle sera plus pratique. Tu vois, elle ira justement bien dans ce coin de ta valise.

Les yeux de François se sont mis à briller de bonheur :

Oh ! merci, papa. Bonne idée ! Merci...

Et il se jette au cou de son père pour lui donner un double baiser.

— C'est pour ta fête, en avance. Un cadeau d'anniversaire pour tes treize ans, puisque tu les auras dans moins d'un mois. Et en même temps, un souvenir de ton premier voyage en avion...

Ravi, le garçon glisse le beau cadeau dans sa valise. Maintenant elle est prête et, ainsi préparée, elle se ferme facilement.

De son côté, Madame Baudin s'occupe des derniers préparatifs de ses filles. Elle a de la peine à empêcher Damaris d'emporter toute sa garde-robe. Là aussi, la valise ne peut plus se fermer parce qu'elle est trop bourrée. Il faut en sortir certains vêtements et les remettre dans l'armoire. A la fin, la mallette se ferme aussi !

Ce soir-là, les enfants vont se coucher tôt, parce que, le lendemain, le réveille-matin sonnera à une heure fort matinale.

Mais qu'importe !

Viendra le grand jour du départ et malgré que l'on sera encore engourdi par le sommeil lorsque la sonnerie stridente résonnera dans l'appartement, chacun sautera de son lit sans hésitation ni regret. Et, l'on entendra Anne et Damaris fredonner le joli chant des grandes circonstances :

NOUS NOUS LEVONS DE BON MATIN,  
LE JOLI JOUR ARRIVE  
NOUS NOUS LEVONS DE BON MATIN,  
LE JOLI JOUR ARRIVE ENFIN !

## CHAPITRE III

### LE DEPART

A l'aéroport, la famille Baudin se presse parmi les voyageurs qui circulent dans les salles et les grands halls.

Il faut déposer les bagages à la consigne et se diriger, selon les indications données par les haut-parleurs, vers les couloirs par lesquels on pourra atteindre l'avion qui les emportera.

Un peu d'attente inévitable !

Les enfants piétinent et trouvent le temps long. Ça ne va pas si vite qu'ils le pensaient. D'ailleurs, une petite émotion emplit leur cœur. C'est dans un de ces gros oiseaux qu'il faudra monter ?

Maintenant, les voilà pénétrant dans la carlingue. Et, soudain, François pousse une exclamation étouffée.

Damaris se tourne vers lui :

— Qu'est-ce qui te prend ?

Sans répondre à la question, le garçon murmure :

— Tu l'as vu ?

— Qui ? lance la fillette.

— Mais... celui-là, en avant, qui s'assied maintenant. Tu ne le reconnais pas ?

— Si ! le bonhomme à la valise.

— Oui ; celui qui a acheté la même que la nôtre.

Il a l'air encore plus lugubre que l'autre jour et sa femme le regarde d'un air tellement malheureux.

— Tant pis pour eux ; avance donc, François. Tu ne vois pas qu'on retient les gens qui sont derrière nous ?

En effet, dans le couloir, le défilé s'allonge et chacun se hâte pour obtenir la meilleure place, si possible près des hublots.

Toute la famille parvient à se retrouver et à s'installer proches les uns des autres, à la grande satisfaction de chacun.

Silencieuse, Anne paraît jouir extraordinairement de cette épopée. Elle est fière de vivre ce qu'elle considère comme une grande aventure. Ça l'émotionne un peu, mais elle ne voudrait certainement pas qu'on le remarque. Malgré qu'elle soit la plus jeune, elle tient à paraître grande fille.

Madame Baudin s'assied auprès de sa cadette qu'elle place entre son mari et elle, tandis que François et Damaris trouvent des sièges dans la même rangée, de l'autre côté de l'étroit couloir.

François dit à sa sœur :

— Quelle idée il a eue, l'oncle Rémi, d'acheter une maison de l'autre côté de la Manche, plutôt que, tout simplement, sur le continent !

— Oh ! il a bien fait puisque c'est l'occasion de nous procurer un vol en avion. Ça t'intéresse de savoir pourquoi ? Pas moi ! Dans ce cas, tu le lui demanderas.

— Il est drôle ; c'est un original.

— Il est vieux ; il vit tout seul. La tante Alice est morte il y a longtemps, il n'a pas eu d'enfant.

— Et il est content qu'on aille lui tenir compagnie. On va surtout bien rigoler... Moi, je ne veux pas trop travailler... Ce sont les vacances.

Leur conversation est interrompue par la stewardess. Elle donne des instructions pour le départ et la mise des ceintures de sécurité. Avec sérieux, les enfants se hâtent de mettre à exécution ce qu'on leur conseille de faire.

Et l'avion s'en va... court sur la piste, décolle et soudain s'élève dans l'air avec aisance.

Anne se tourne vers sa mère, émerveillée ; toutes les deux jettent leurs regards sur le paysage qui, à leurs pieds, s'éloigne de plus en plus. En bas, les maisons deviennent minuscules, elles ne sont bientôt plus que de petites taches blanches qui paraissent irréelles tant elles ont une apparence lilliputienne.

Puis, l'avion s'enfonce dans des nuages cotonneux, et l'on ne voit plus rien qu'une grande nappe laiteuse, toute moutonneuse, jusqu'à l'infini. Quelques trous d'air ont imprimé un balancement au grand oiseau mais, rapidement, il a repris son équilibre et fend l'espace de façon régulière et stable.

C'est à ce moment-là que, se tournant vers Anne, Madame Baudin la regarde, surprise, l'effroi au cœur. La fillette paraît figée, comme une statue et toutes couleurs ont disparu de son visage. Ses yeux se sont agrandis dans une fixité absolue.

La mère pose la main sur celle de sa fille :

— Ça ne va pas, ma chérie ?

L'enfant ne répond pas, elle ne bouge pas. Son teint devient toujours plus blanc.

Le père se lève pour faire fonctionner le ventilateur qui se trouve au-dessus de sa tête.

— Il lui faut de l'air, murmure-t-il. Et ce serait prudent qu'on lui donne le cornet que je vois là, dans le filet.

Les petites mains d'Anne reçoivent l'instrument en papier. Sagement, l'enfant accepte de l'approcher de sa bouche.

La lumière de ses yeux s'est éteinte... C'est ainsi que commence l'aventure ? Quelle déception !

En cet instant, elle préférerait se trouver encore dans le petit appartement, dans son lit. Sa mère réitère sa question :

— Ça va, Anne ? On te donnera quelque chose à boire...

Les lèvres de l'enfant articulent faiblement :

— Non... non... Je ne veux pas bouger.

Stoïque, elle lutte contre le malaise qui la gagne et pour cela, elle ferme les yeux. Les instants passent et son teint de cire ne disparaît pas, mais le cornet s'est échappé de ses mains et est tombé négligemment sur ses genoux. Non, elle n'en aura pas besoin.

D'ailleurs, la traversée n'est pas longue. L'aéroport est enfin en vue et l'avion redescend rapidement jusque sur la terre des vivants. Une brusque secousse avertit les voyageurs qu'il a touché le sol. Il roule encore un peu et puis s'arrête définitivement.

François et Damaris ont gardé leurs belles couleurs ; ils sont enchantés de leur traversée et ils s'étonnent de voir la pâleur de leur sœur. Ils sont prêts à



se lever et à partir plus loin, avides de continuer le périple.

Monsieur Baudin les interpelle :

— Attendez un moment. On ne peut pas brusquer Anne. Il faut lui laisser le temps de se remettre et nous devons rester ensemble, c'est de toute importance.

Alors, sans se presser, la famille laisse les autres voyageurs passer dans le couloir pour éviter la cohue et un stationnement inutile.

Enfin... les dernières personnes ont évacué le passage. Il sera plus facile de sortir tranquillement. Anne se lève, quoique encore pâle et chancelante. Encadrée par ses parents, elle suit lentement.

Dans le grand hall, avant le passage à la douane, de confortables canapés recouverts de cuir brun sont là comme une invite à se reposer un moment.

Exténuée, Anne s'affale sur l'un d'eux.

— Oui, attendons encore, rien ne presse, dit sa mère. Il faut qu'Anne soit tout à fait remise. D'ailleurs, il est indispensable d'aller prendre une boisson au restaurant avant de continuer la route.

François s'impatiente un peu ; il a hâte d'aller retrouver ses bagages, sa belle valise ! Il ne faudrait pourtant pas qu'elle disparaisse. Il ne peut s'empêcher d'exprimer son inquiétude :

— Tout le monde est parti ! Nous sommes les derniers ! Et nos valises ? Est-ce qu'on les retrouvera ?

— Tu crois qu'on pourrait nous les voler ? demande Damaris, soudain soucieuse.

— Ça s'est déjà vu, affirme le garçon, l'air sérieux.

Mais son inquiétude ne trouve pas d'écho chez ses parents que, seul, l'état d'Anne préoccupe.

Force lui est de faire comme tout le monde et de se laisser choir dans l'un des meilleurs fauteuils.

Petit à petit, les couleurs renaissent sur les joues de sa sœur et, tout à coup, elle se lève tranquillement. Encore abattue, elle semble sortir d'un cauchemar et se réveiller à la réalité comme lorsqu'on a fait un mauvais rêve.

— Ah ! soupire Damaris, contente. Ça va mieux, Anne ?

La fillette secoue la tête affirmativement. Un sourire se dessine sur son visage, mais elle ne dit rien ; ce serait encore trop que de parler. Elle est déçue, humiliée. Pourquoi n'a-t-elle pas bien supporté le voyage, comme son frère et sa sœur ?

Le cœur triste, Anne marche en silence. Et la petite famille arrive à l'endroit où se trouvent les employés de la douane. Les tampons sont apposés sur les passeports ; tout est en ordre, les formalités sont closes.

Un peu plus loin, François voit la banquette tournante sur laquelle leurs valises se promènent depuis un long moment, comme si elles se plaisaient à faire des tours de carrousel.

Tous les autres bagages ont déjà été retirés. Il est donc facile de les reconnaître : la grande vieille, la bleue et la jolie neuve. Elles sont là, les trois, et François soupire de contentement.

Vivement, Damaris s'empare de la plus belle en disant, rieuse :

— Elle n'est pas si lourde que cela ! Je pourrais

facilement la porter. Regarde, François ! Elle me plaît... Ça fait élégant, ne trouves-tu pas ?

— Donne-moi cette valise, réplique son frère, en faisant de force céder sa sœur. Oui, tu as raison, elle n'est pas si lourde...

— A moins qu'on ne te l'ait allégée pendant que tu étais tranquillement assis dans l'avion.

François jette un regard narquois à Damaris :

— Pas de risque ; je ne suis quand même pas si idiot ! Je l'ai fermée à clé.

— Et tu as laissé la clé à la maison... lance sa sœur pour l'agacer.

— Non, Mademoiselle ! Elle est là, dans mon porte-monnaie.

— Ah ! bon...

Damaris ne trouve plus rien à dire pour taquiner le grand garçon. Elle abandonne la partie et s'en va à côté d'Anne qui marche tranquillement, ayant mis son bras sur celui de sa mère.

Les salles, les halls se succèdent. C'est assez grand pour s'y perdre et la foule que l'on côtoie est disparate. Ce n'est pas le moment de se séparer les uns des autres ; il serait bien difficile de se retrouver dans ces vastes locaux et parmi tant de monde.

Le restaurant est archi-comble et chercher de la place pour cinq personnes, quel problème ! Enfin, ils arrivent quand même à s'asseoir tous à la même table.

— Il faut bien surveiller nos valises, qu'elles ne disparaissent pas, dit Monsieur Baudin en hochant la tête avec conviction.

— Surtout la mienne ! s'écrie François avec fougue.

— Où l'as-tu mise ? demande Damaris.

— Là, près de cette console, je la vois d'ici.

— Tu ferais mieux de la poser plus près de toi, conseille Madame Baudin.

Impulsive, Damaris se lève et l'approche de son frère :

— Tiens ! dit-elle, la voilà à tes pieds !

— Merci ! Quel empressement ! répond le garçon. Décidément, elle t'a conquise.

— Mais... François, reprend sa sœur, l'étiquette avec ton nom, elle n'y est plus.

L'aîné sursaute :

— Elle n'y est plus ?

— Non.

— Déjà ! Elle est tombée... ? Quelle camelote.

— Tu vois, il n'y a plus que la chaînette. Ce n'est pas solide ; elle a été arrachée dans le voyage.

— Zut ! ronchonne François.

— Tu aurais mieux fait d'acheter un porte-étiquette en cuir, solide, résistant, comme je te l'avais conseillé, dit Madame Baudin.

— Mais... réplique François, le porte-étiquette y était. Pourquoi en mettre deux ?

— Bien sûr, conclut sa mère. D'ailleurs le mal n'est pas grand. C'est facile de le réparer en faisant un achat avant notre retour sur le continent. Il ne faudra pas l'oublier.

— Et notre hurluberlu, je me demande où il est allé se balader et si son étiquette a mieux tenu que la mienne. On ne l'a pas revu à la sortie de l'avion.

— De qui parles-tu ? demande Monsieur Baudin,

qui ne comprend pas du tout ce langage.

— Mais... du bonhomme qui a acheté la même valise que moi l'autre jour, dans le même magasin et qui... ça c'est fort... se trouvait dans le même avion que nous.

— Tu ne m'en as pas parlé ; je ne l'ai pas vu, dit le père, surpris. Qui est-ce ? Tu connais cette personne ?

— Non, pas du tout. Je n'ai rien pu dire, il y avait tellement de monde. Je l'ai montré seulement à Damaris. Et, ça n'a pas d'importance. Il a acheté la même valise que moi, il était dans le même avion que nous, et puis c'est tout... ! Je ne l'avais jamais vu avant...

— Eh bien ! peut-être qu'on le rencontrera encore une fois ces prochains jours, conclut Madame Baudin. Quand on voyage on est tout étonné de constater que le monde n'est pas grand et il arrive souvent des coïncidences tellement drôles, presque incroyables.

La petite voix d'Anne fait tourner les visages de son côté :

— Je voudrais qu'on le rencontre ce Monsieur, parce que moi, je ne sais pas comment il est...

La remarque de la fillette a fait glisser un sourire dans tous les regards. Père et mère sont heureux de voir de nouveau son frais visage coloré de rose et ses yeux bleus briller de bonheur.

Pour lui faire plaisir, Damaris s'écrie :

— Pendant toutes nos vacances, je vais observer les gens et si je l'aperçois, je te le montrerai. Promis.

Anne est satisfaite ; les moments pénibles passés dans l'avion sont maintenant tout à fait oubliés.

## CHAPITRE IV

### UNE SURPRISE DESAGREABLE

Un autocar cahotant, vous secouant, vous emportant à grande vitesse, puis un train très confortable et pour finir un autobus agréable, voilà avec quels moyens de transport le voyage de la famille Baudin s'est terminé pour les mener dans la petite ville au bord de la mer.

La maison de l'oncle Rémi ! Ils l'ont découverte sans trop de peine. Maintenant, François exulte en regardant la mer et ses vagues écumeuses.

L'espace, devant lui, parle d'immensité et de liberté ; n'est-ce pas grisant ?

La localité s'étale dans une crique abritée et les grands vents de la mer ne l'atteignent pas. Des falaises et des rochers les retiennent impérieusement.

Un endroit idéal pour des vacances ! Chacun en est vite convaincu. La maison se trouve au bord de l'eau, à quelques mètres seulement de la grève qui, en cet endroit, est recouverte de sable fin. Cette demeure d'oncle Rémi paraît simple et modeste. Les murs, peints à la chaux, ont une apparence laiteuse ; le toit, de couleur sombre apporte un contraste heureux qui donne à cette construction un ensemble familier et accueillant.

Elle est adossée à une autre bâtisse plus allongée et de même style. L'intérieur a grandement besoin d'un renouveau ; les peintures, passées, laissent une impression d'abandon mais les chambres sont vastes, les corridors aussi. De l'espace, de quoi courir, voilà ce qui plaît aux enfants. Quel contraste avec le petit appartement de Paris !

Les trois enfants manifestent leur joie en admirant tout ce qu'ils voient. Conduits par oncle Rémi qui leur fait les honneurs des lieux, ils partent à la découverte de la maison. Est-ce possible, tant de place ?

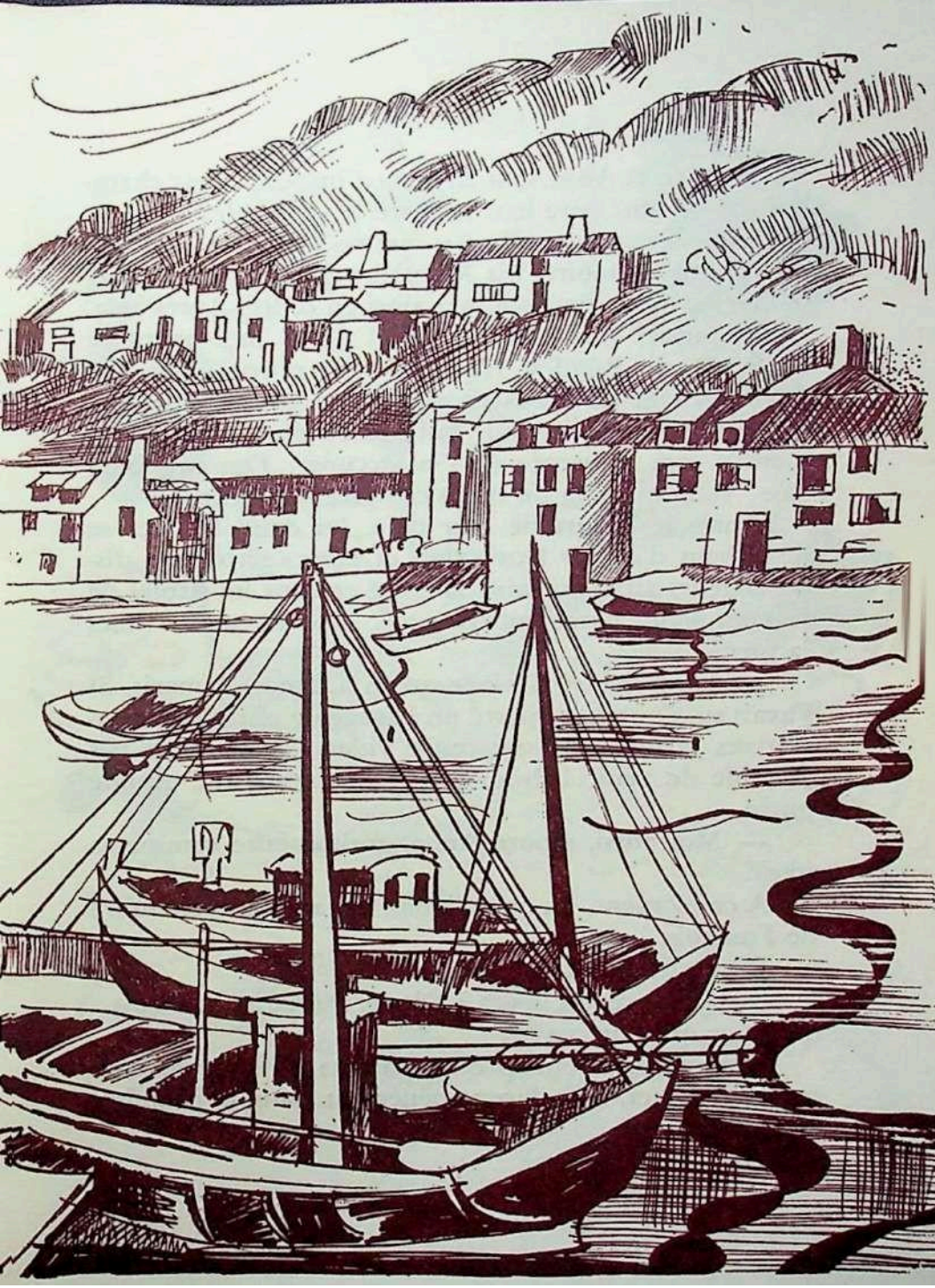
Au rez-de-chaussée, là où l'on a entreposé les valises dans le grand hall, se trouve la cuisine, vaste, donnant directement sur la rue. Viennent ensuite la salle à manger et un vieux salon à l'anglaise avec des fauteuils confortables et de petites tables. Les tapis qui recouvrent le sol sont fanés, usés, les tissus des meubles aussi. Mais l'ensemble apporte cependant une agréable atmosphère de tranquille bien-être.

A l'étage, les chambres à coucher ouvrent sur un large corridor. Oncle Rémi introduit François dans celle qui sera la sienne, qu'il possèdera pour lui seul et où il pourra ranger ses effets dans de grandes armoires. A la maison, il dort sur le divan de la salle de séjour !

En suivant le vestibule, l'oncle montre à Damaris et Anne la pièce qui leur est réservée ; puis la porte suivante donne dans la chambre des parents. Et toutes les fenêtres s'ouvrent sur le panorama de la mer !

— Fantastique ! s'écrie François.

— Je vais monter les valises, dit Monsieur Baudin. Viens m'aider, François.



Damaris et Anne sont en train d'inspecter leur chambre quand leur père leur apporte la valise bleue.

— Je vous conseille de mettre tout de suite vos effets dans l'armoire, dit Monsieur Baudin. Un travail de fait et votre chambre sera ainsi en ordre. Après cela, vous pourrez descendre au bord de la mer avant le repas. Oncle Rémi a vraiment tout prévu pour que nous passions de belles vacances. Il a engagé une personne de la localité pour faire la cuisine, si bien que maman sera dispensée de s'en occuper. J'en suis bien aise ; voilà qui sera un repos complet pour elle.

Après le départ de leur père, les deux fillettes se dépêchent d'ouvrir leur valise et elles s'activent à disposer leurs affaires dans l'armoire et dans les tiroirs de la commode, parce qu'elles ont hâte de courir vers la mer.

— Formidable, la place qu'on a, lance Damaris. Si j'avais su, j'aurais emporté un bagage de plus pour remplir ces rayons qui vont rester vides. Ce ne serait pas possible de venir habiter ici ? J'en aurais une grande envie.

— Moi aussi, ajoute Anne, enthousiaste comme sa sœur.

A ce moment, un cri strident, venant de la chambre de François, les secoue.

Elles sursautent :

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'écrie Damaris. François... qu'est-ce qui t'arrive ?

Abandonnant leurs préoccupations, elles sortent toutes les deux et, sans façon, pénètrent dans la chambre de leur frère.



Celui-ci est debout, les bras pendants, le regard figé par le désespoir devant sa valise ouverte.

— Qu'est-ce qu'il y a ? répète Damaris. Pourquoi cries-tu comme un sauvage ? De belles manières ; félicitations ! Tu commences bien ! Que va dire l'oncle Rémi ? Il doit sûrement penser...

Son frère l'interrompt brusquement :

— Ce qu'il va penser... je m'en moque. Regarde plutôt...

— Quoi ? Que veux-tu que je regarde ?

— Ma valise !

— Ta valise ?

— Elle est jolie, elle me plaît, je te l'ai déjà dit... Ça ne suffit pas ?

Implorant, démonté, François tonne :

— Mais... Damaris, regarde, regarde... Toutes ces choses ne sont pas à moi ! Ce n'est pas la mienne... ce n'est pas la mienne ! Regarde... regarde ! Tu vois... tu vois ?

Le grand garçon est au bord des larmes.

Du coup, sa sœur s'est rendu compte de la situation. Atterrée, elle s'assied sur le divan-lit, complètement bouleversée. Elle murmure :

— La valise du bonhomme... ce n'est pas la tienne ! Quelle horreur ! Il s'est trompé... on te l'a échangée.

Elle se relève brusquement, ne pouvant croire à cette réalité :

— François ! Ce n'est pas la tienne ? Tu en es sûr ?

— Naturellement ! Cet habit, tu l'as déjà vu ? Et ça... et ça...

Nerveux, il empoigne chaque effet qu'il découvre.

— Et cette robe...

— Elle est jolie.

— Ne m'énerve pas davantage. Tu veux que je la mette ? Ce livre, ce bloc de papier à lettres... Maintenant, je comprends pourquoi elle m'a paru si légère quand je l'ai retrouvée à l'aéroport. Ce n'était pas la mienne !

Anne s'avance :

— Et le Monsieur, qu'est-ce qu'il va faire avec ton « commerce » ?

François trépigne de désespoir ; brusque, il répond :

— Ça m'est égal... Où est-ce qu'il est allé ? Voilà ce qu'il faudrait savoir. Je veux récupérer mes biens. Pas d'habits, pas de maillot de bain ! Et ma Bible, et mes livres ? Rien... rien... inadmissible ! Lui, il est assez riche pour racheter tout ce qu'il lui faudra, tandis que nous...

Et, pour cacher ses yeux qui s'emplissent de larmes, François se jette sur le divan et enfouit son visage dans la couverture.

Damaris n'accepte pas cette défaite. Les vacances s'annonçaient si belles !

Non ! il ne faut pas qu'elles soient gâchées. Elle regarde son frère dont le désespoir l'émeut. Energique, elle l'interpelle :

— François ! Ne t'en fais pas, on la retrouvera ta valise.

— Pas vrai.

— Mais oui.

— Comment ?

— Je ne sais pas.

— Tu vois... Tu dis des bêtises.

— Mais non, il faut réfléchir.

— Et toutes nos vacances se passeront à la chercher ? Merci bien ! Je préfère l'oublier... et aller me baigner à la mer.

— Oh ! tu as peut-être raison. Mais, j'y pense... le bonhomme te la renverra. A l'autre, l'étiquette n'est sûrement pas tombée. J'ai l'idée que dans quelques jours elle arrivera tout simplement ici. Notre type viendra en personne la rapporter pour pouvoir reprendre la sienne. Ainsi, nous aurons l'occasion de faire la connaissance de ce personnage bizarre. Qu'en dis-tu ? On s'amusera bien pendant nos vacances.

— Je n'en demande pas autant. J'aimerais mieux voir ma valise là, sur le plancher et pouvoir faire comme vous, mettre mes habits dans l'armoire. Pour une fois que j'ai une belle grande armoire rien que pour moi... !

— Oui, tu n'as pas de chance.

— Et ma Bible, la jolie Bible que papa vient de me donner. C'est trop fort... c'est trop fort...

Anne s'approche de son frère, compatissante :

— Ecoute François ! Moi, je sais...

— Qu'est-ce que tu sais ?

— Maman a dit qu'on pourrait bien le rencontrer, ce Monsieur. Moi, je serais contente parce que je ne l'ai pas vu et toi aussi, tu serais content parce qu'il te rapporterait ta valise.

Bourru, pas du tout convaincu, François réplique :

— Je la voudrais maintenant et pas dans une semaine.

Brusquement, il referme celle qui est à ses pieds. Damaris s'approche de lui :

— Non, François. Nous n'avons pas encore bien regardé son contenu. Le nom de son propriétaire et son adresse sont peut-être sur quelque chose. On va examiner ça, pièce après pièce.

Mais les espoirs de Damaris ne se voient pas couronnés de succès. Aucun effet n'est marqué d'un nom. Le papier à lettres ne porte aucune entête. Le livre est simplement dédicacé avec ces quelques mots : « A mon cher ami Conrad ». Suit la date, et c'est tout.

Jusqu'au fond, les bagages sont enlevés et rien, aucun indice ne vient apporter la moindre lumière. Le bloc de papier à lettres déjà entamé ne contient que des feuilles blanches.

De guerre lasse, ils s'en vont conter l'aventure à leurs parents. Ils les trouvent installés au salon, en conversation avec oncle Rémi. Fatigués du voyage, ils sont contents de se reposer dans les confortables fauteuils en attendant l'heure du repas.

Père et mère sont contrariés de cette méprise et comprennent le chagrin de leur fils. Mais oncle Rémi ne paraît pas embarrassé de ce contre-temps :

— La belle affaire ! Console-toi, François. Tu n'as pas de pyjama pour cette nuit ? Bagatelle. Dans la localité, nous avons des magasins bien fournis et tu trouveras tout ce que tu désires.

François regarde ses parents ; il secoue la tête :

— D'accord, mais ça coûte...

— Je viendrai avec toi, propose oncle Rémi. Puisque vous êtes mes invités... on s'arrangera. Retrouve

ton sourire, François. Quand on est vieux comme moi, tout seul, tu sais, il y a des choses qu'on ne peut plus réparer, qu'il est impossible de retrouver... Ça, c'est bien pire et bien différent. Mais, tu ne peux pas le comprendre, tu es trop jeune.

Un silence lourd succède à ces paroles. Oncle Rémi soupire ; chacun le regarde.

François ne sait pas quoi dire. Il éprouve l'impression que son oncle, par ces quelques mots, les a tous conduits dans une atmosphère sentant le mystère. Il ne comprend pas, c'est vrai. Oncle Rémi l'a dit, mais est-ce parce qu'il est trop jeune, ou bien y a-t-il un secret, caché dans ces phrases, et qu'il pourrait découvrir ?

Le garçon se tranquillise, persuadé d'une chose : durant son séjour, il trouvera sûrement une occasion pour questionner son oncle et il lui demandera ce qu'il a voulu dire en parlant ainsi.

Ayant retrouvé un visage plus serein, il demande vivement :

— Alors, quand allons-nous dans les magasins ?

— Voyons, François, ne sois pas impatient, s'exclame sa mère.

— Mais, s'écrie Anne, il faut se dépêcher. C'est bientôt le soir ; ce sera fermé...

Le vieux monsieur les rassure :

— Les boutiques ferment tard, ici, pendant la saison. Durant la journée, les estivants se promènent ou se baignent. Ils font leurs achats quand la nuit est venue et c'est alors qu'il y a le plus d'animation dans les rues.

— Oh ! je me réjouis de voir cela ; on viendra avec toi, François, dit Damaris.

Le garçon ne paraît pas encore parfaitement convaincu que le malheur soit tout à fait réparé. L'air triste, il avance :

— Mais... ma Bible, celle que papa vient de me donner... Ici, on n'en trouvera sûrement pas une pareille.

Oncle Rémi regarde l'enfant attentivement ; cette dernière phrase a fait paraître sur son visage un nouvel intérêt :

— Tu avais une Bible dans ta valise ?

— Oui... un cadeau de papa pour mon anniversaire. Une toute neuve.

— Ton nom, ton adresse y étaient marqués ?

— Non ; c'est juste la veille du départ que papa me l'a donnée, explique l'enfant en se tournant vers son père.

Les yeux d'oncle Rémi se sont remplis de clarté :

— Et dans la valise du bonhomme qui s'est trompé et dont tu ne sais pas le nom, il n'y avait pas de Bible ?

Laconique, François répond :

— Non ; c'est dommage... ça nous aurait sûrement donné la solution. Il aurait marqué son nom, lui.

— Donc, accentue oncle Rémi, ce pauvre Monsieur que tu dis avoir l'air si malheureux, il n'avait pas de Bible ! Je commence à comprendre !

— A comprendre ? A comprendre quoi ? interroge vivement Damaris.

Oncle Rémi sourit, il attend un instant avant de répondre. Lentement, comme pour donner de l'import-

tance à ce qu'il va dire, il regarde ses neveux tour à tour et commence :

— François ! Une Bible, tu en trouveras une dans cette grande armoire que tu vois là et tu pourras la lire tous les jours. Elle n'est sûrement pas aussi belle que celle que tu as perdue, mais là n'est pas l'essentiel, elle est complète et très lisible. Voilà le premier point. Donc, tu ne seras pas privé de ce que tu désires. A ton départ, tu pourras l'emporter, je te la donne. Quant à celle qui est restée dans ta valise, eh bien ! j'ai l'impression qu'elle pourra être très utile à son nouveau propriétaire. Qu'en penses-tu, jeune homme ? Sois content ! Je t'assure que tout est bien ainsi et qu'il faut se réjouir de cette mésaventure. Ce malheureux, il avait besoin de ta jolie Bible, ne crois-tu pas ? Pour le rendre plus joyeux !

Les parents sont tout à fait d'accord avec les dires de leur hôte. Leur expression et leurs hochements de tête l'expriment.

Damaris s'exclame, satisfaite :

— Bonne idée ! On n'y avait pas pensé.

Et Anne ajoute :

— Quand on le verra, il n'aura plus l'air triste, j'en suis sûre, parce qu'il aura lu la Bible.

— Quand on le verra ! répète son frère, incrédule. Parce que toi, tu crois qu'on le reverra ? Moi, je ne le crois pas et on ne saura jamais si ma Bible a servi à quelque chose.

Le garçon ne parvient pas à se laisser entraîner par l'enthousiasme général. Ne se départissant pas de ses regrets, il demande :

— Mais, oncle Rémi, tu ne nous as pas encore expliqué ce que tu comprenais.

— Mes affirmations n'ont pas suffi ? répond l'oncle, un sourire malicieux sur les lèvres. En voudrais-tu de plus grandes ?

Tout le monde a les yeux fixés sur François qui se sent rougir jusqu'à la racine des cheveux. Il hausse les épaules :

— Oui, je comprends... mais ça m'ennuie... de comprendre.

Un éclat de rire général accueille ces paroles. Le garçon, enfin déridé, acceptant sa perte, se sent soudain heureux, léger. Il fait chorus avec tout le monde.

Détendu, il se jette dans un fauteuil en disant :

— Fantastique ! Il le fallait... il le fallait ! Ces vacances, elles commencent bien.

Et, avec assurance, il ajoute :

— Je voudrais qu'il y ait des aventures tous les jours !

Sa mère le regarde, perplexe, prudente :

— N'en désire pas trop, François !

On entend aboyer dans le corridor :

— Un chien ? demande Damaris en se levant.

— Oui, répond oncle Rémi. C'est Loulou, mon petit compagnon. Il sera content d'avoir des amis.

— Oh ! un chien... répète Anne. Moi, j'aime les chiens quand ils ne sont pas trop gros.

— Il est petit, celui-ci ; tu verras, affirme l'oncle et il est si gentil.

Un gong résonne dans la maison.

— Ah ! il nous faut passer à la salle à manger, c'est l'heure, dit le maître de céans. Après un voyage comme celui que vous venez de faire, on a toujours très faim.

## CHAPITRE V

### SUR LA JETEE

Un nouveau jour s'est levé ; de sa fenêtre, Damaris regarde les jolies barques qui se baignent dans l'eau tranquille. Elles ont l'air d'attendre que l'on vienne pour les mener faire une promenade pendant que le temps est calme et que les vagues ne les secouent pas. D'autres envahissent encore la grève. Les vieux du pays les réparent, les astiquent.

— On va dehors ? s'écrie Anne en rejoignant sa sœur et en se penchant à la croisée.

Damaris ne répond pas.

— Tu dors ? insiste la fillette.

— Non... Je regarde si je vois des gens. Hier soir aussi, dans les rues, quand nous avons fait les achats pour François, j'ai passé en revue toutes les têtes. Je ne l'ai pas vu.

— Tu ne l'as pas vu ? Qui ?

— Le bonhomme, celui de la valise.

— Pourquoi ? Tu crois qu'il est venu dans la même ville que nous ?

— Ça se pourrait. Il a bien pris le même avion que nous.

Anne soupire :

— Oh ! l'avion...

— C'était formidable !

La petite murmure tristement :

— Pas pour moi... Pour toi, oui.

— Ne t'en fais pas, Anne. J'ai entendu papa dire qu'au retour nous prendrions le bateau et le train.

— Ah ! je suis bien contente.

— François le sera moins. A lui, ça lui plaît l'avion et à moi aussi. Mais, revenons à la valise ; je suis presque sûre qu'on la retrouvera.

— Moi aussi, confirme la petite sœur.

Et cette conviction la rend heureuse.

— Alors, dit l'aînée sur un ton persuasif, tu regardes bien les gens, n'est-ce pas, Anne, et si tu le vois tu me le dis tout de suite.

D'un ton chagrin, la cadette répond vivement :

— Mais... je ne le connais pas ! Je ne l'ai pas vu. Tu le sais bien.

— Zut ! J'avais oublié que tu ne l'as jamais vu. Eh ! ce petit chien blanc, là-bas, je crois bien que c'est Loulou.

— Oui, c'est Loulou, j'en suis sûre.

— Descendons vers lui.

— Et François ?

— Il dort encore. Fais doucement... On ne va pas le réveiller. Si on allait jusqu'au bout de cette longue jetée que l'on voit là-bas ? Ça épaterait François. Viens... filons avant qu'il se réveille.

Avec précaution, pour ne pas donner l'éveil dans la maison, les deux filles descendent l'escalier, passent la salle à manger qui donne accès à la cuisine. Là, la porte est ouverte sur la rue.

La cuisinière engagée par oncle Rémi est déjà au travail, à demi cachée par une armoire ouverte. Seule levée de toute la maisonnée, elle s'étonne de l'irruption des enfants dans son domaine.

Sans remarquer sa présence, Damaris et Anne ont traversé la pièce en coup de vent.

Irma — c'est ainsi que s'appelle l'employée — les interpelle vivement :

— Où allez-vous ?

Damaris se retourne, contrariée qu'on l'arrête :

— Vers Loulou, il est là-bas.

La jeune femme est venue à la porte :

— Bonjour, dit-elle, secouant la tête d'un air réprobateur et en accentuant sa salutation pour leur faire comprendre la politesse.

Le français n'est pas sa langue maternelle, son accent le laisse deviner.

Damaris revient lentement sur ses pas, confuse :

— Bonjour, répond-elle. Je ne vous avais pas vue.

Sa sœur l'imite en remuant faiblement les lèvres.

— Et où allez-vous ? répète la cuisinière.

Cette insistance agace Damaris. Relevant le nez dans un geste d'indépendance, elle articule :

— Mais... pas loin, là-bas, vers Loulou.

Et sans autre, elle part en courant, suivie de sa sœur.

Elles s'en vont vers les barques qui paraissent se reposer sur le sable en attendant que l'animation de la journée les réveille. Le soleil glisse déjà sur elles ses rayons encore tamisés par la brume qui s'évade.

Loulou furète, cherchant à découvrir quelques bons morceaux oubliés par les pêcheurs ou les touristes de la veille.

Les enfants s'approchent de lui ; très affairé, il ne semble pas les remarquer.

— Loulou ! Loulou ! crie Damaris, tu nous reconnais ?

Le petit chien relève la tête, ses yeux pétillent de vivacité, sa queue se trémousse.

— Viens, viens... Loulou, dit Anne.

L'animal paraît hésiter... méfiant. Est-ce sage de suivre ces étrangères ?

— Voyons, Loulou, tu ne nous reconnais pas ? insiste Damaris. Tu sais, on est chez l'oncle Rémi. Tu nous as vues hier soir...

Est-ce que l'animal comprend ce langage ? On pourrait le croire !

Subitement, débarrassé de ses perplexités, il s'approche et après avoir reçu une caresse, il suit avec confiance les deux fillettes.

Cette longue, longue jetée en bois, qui n'est qu'à deux cents mètres de là, les attire, les fascine. Aller si loin sur la mer, en toute quiétude, surplomber l'océan, se sentir environnées d'eau et pourtant poser le pied sur un sol ferme, n'est-ce pas avoir l'impression de dire bonjour à la haute mer, d'en savourer la grisérie ?

Sans s'inquiéter de quoi que ce soit et sans crainte, les deux sœurs montent quelques marches d'escalier et s'engagent sur la longue construction faite de planches simplement jointes les unes aux autres. De cha-

que côté, une barrière rustique et sommaire, également en bois, assure une sécurité relative.

L'animal suit, docile, ses petites pattes trottant avec agilité et grâce.

Les deux fillettes vont jusqu'à la pointe extrême de la jetée.

— Attention ! Il ne faut pas qu'il tombe dans l'eau, s'exclame Damaris, en regardant Loulou. Oh ! peut-être qu'il sait nager...

Et elle ajoute, l'observant mieux :

— Mais... tu trembles, tu trembles. Tu as froid ?

— Il a peur... dit Anne.

Elle comprend ce qui se passe parce qu'elle-même se sent submergée par un sentiment d'insécurité, de vertige.

Etre ainsi suspendue au-dessus de cette masse infinie d'eau l'impressionne. La mer ne va-t-elle pas l'absorber, l'engloutir ?

Damaris ne peut s'empêcher de rire :

— Il a peur ! La bonne blague ! C'est toi qui as peur. Il n'y a pas de danger, la jetée est solide.

— J'ai froid, dit la petite, j'ai faim, ils vont manger sans nous, j'en suis sûre.

— Bon ! rentrons, j'y reviendrai avec François, répond Damaris, résignée et poussant un soupir. Viens, Loulou, tu as entendu, nous partons.

Mais, le chien ne bouge pas ; ses quatre pattes frémissent et semblent collées aux planches. Tout son corps tremble et son regard fixe désespérément l'eau que la passerelle surplombe à une hauteur vertigineuse.

Damaris insiste longuement ; elle essaie de pousser l'animal. Peine perdue, il n'avance pas d'un pouce et raidit ses membres dans une attitude de crainte, d'affolement.

— Je sais bien qu'il a peur, j'en suis sûre... insiste la cadette.

— Qu'est-ce qu'il faut faire ? s'écrie Damaris, exaspérée. Gros poltron, tu ne risques rien. Viens donc... viens donc, Loulou !

Les minutes passent sans apporter le moindre succès. Les enfants s'en vont jusqu'à mi-chemin de la côte. De là, elles voient la petite forme blanche ; elle n'a pas bougé. Elles l'appellent... Rien n'y fait. L'animal est rivé au sol de la jetée.

— Quelle bêtise de l'avoir pris avec nous, admet Damaris. Oncle Rémi sera fâché si on ne le lui ramène pas.

— Je ne veux pas qu'il meure sur la jetée, s'écrie Anne, au bord des larmes.

Et elle crie aussi fort qu'elle le peut :

— Loulou, Loulou ! Viens... On va revenir te chercher, on te portera.

— Le porter ! Tu n'y penses pas, il est trop lourd. Ce n'est pas un chat. Et puis, s'il a peur, il se débattrait et nous risquons qu'il nous morde ou pire, qu'il tombe à l'eau. Non, le mieux, c'est que j'aille chercher oncle Rémi. Lui, il le connaît, il pourra le faire rentrer à la maison.

— Mais... on ne peut pas le laisser seul sur cette jetée. S'il ne nous voit plus il aura encore davantage peur.

— Naturellement.

— Alors ?

— Eh bien ! pendant que je vais à la maison, toi tu retournes vers lui pour le tranquilliser jusqu'à ce qu'on revienne le chercher. D'accord ?

— Oui, répond la petite, un frémissement dans la voix.

— Tu comprends... explique Damaris, troublée et embarrassée, parce qu'elle réalise très bien qu'il va en coûter à sa sœur de retourner toute seule jusqu'à l'extrémité de la jetée, tu comprends, si c'est toi qui vas vers l'oncle Rémi, tu ne sauras pas bien expliquer. L'affaire paraîtra drôle; ce sera un beau début de vacances !

En réalité, Damaris n'est pas fière de ce qui arrive et elle se sent responsable de cette aventure. C'est pourquoi elle veut en prendre la plus lourde charge : aller quémander l'aide de leur oncle, dès le premier jour, c'est fort humiliant et plus pénible que de retourner auprès de l'animal, ce qui pour elle ne présente aucune difficulté.

— Oui, je comprends, dit Anne, résignée.

Alors Damaris s'en va, laissant sa sœur seule sur le long promenoir. En regardant le petit chien blanc, qu'elle voit là-bas, tout au bout, immobile, Anne ne songe plus à sa peur ; son courage se ranime. D'un bon pas, elle part pour le rejoindre. Elle marche droit devant elle sans regarder ni à droite ni à gauche pour ne pas se sentir submergée par l'immensité qui l'entoure.

De nouveau auprès de lui, elle le caresse, elle le

presse contre elle pour réchauffer ce corps tremblant. elle lui dit de gentils mots. Loulou la regarde, reprenant confiance, mais il ne bouge pas.

Et le temps passe ; maintenant Anne se sent glacée, transpercée par l'air frais du matin. Comme Damaris est longue à venir ! Si seulement le chien se décidait à abandonner son immobilité.

Tellement préoccupée par le souci qu'elle éprouve pour ce pauvre animal, Anne oublie complètement son vertige et sa peur. Pour elle, maintenant, seul Loulou compte. Elle veut le protéger, le sauver de cette situation terrible.

— Ne tremble pas, Loulou, dit-elle affectueusement. Oncle Rémi va venir bientôt. N'aie pas peur. ne tremble pas. Si tu venais avec moi, tu sais, tu ne risquerais rien, tu ne tomberais pas à l'eau. Tu vois la passerelle est assez large. N'aie pas peur, Loulou.

Est-ce que cette voix douce, aimante, a fait miracle ? Il faut le croire, parce que, soudain, timide ment, encore craintif, le chien avance ses pattes qui paraissent s'être décollées des planches.

Un tressaillement de bonheur envahit le cœur d'Anne :

— Oh ! Loulou, comme tu es gentil... Tu vois, ça va bien, continue...

Et l'animal avance, lentement d'abord, puis plus vite. Mais, soudain, il s'arrête, une nouvelle frayeur passant sur lui.

Alors, Anne l'encourage :

— Non... ne nous arrêtons pas. Viens, Loulou viens, c'est bientôt le bout.



Et le chien repart pour ne plus s'arrêter jusqu'à ce qu'il soit parvenu à l'escalier qui descend jusqu'à la grève. C'est à ce moment qu'apparaît oncle Rémi suivi de toute la famille.

Fermant la marche, Damaris vient lentement, tête basse.

— Ah ! vous voilà, tu as réussi, Anne ! Bravo ! J'en suis bien content, dit oncle Rémi, bienveillant. Nous avons eu peur...

— Ça a été long ! dit la petite, le visage pâli par le froid.

— Nous étions encore tous au lit quand Damaris est venue donner l'alarme, explique M<sup>me</sup> Baudin. Quelle idée de vous lever si tôt pour un premier jour de vacances.

— Je n'avais plus sommeil, objecte Damaris pour s'excuser. Et puis la mer... là devant nous...

— Oui, c'était tentant, achève Monsieur Baudin indulgent.

Sérieux, oncle Rémi regarde les enfants :

— D'accord ! C'était tentant ! Mais... il y a un mais à cela.

— Quoi donc ? questionne François qui regrette de n'avoir pas été de la partie et serait sur le point de reprocher à ses sœurs de ne pas l'avoir réveillé pour les accompagner.

— Oui, il y a un mais... sanctionne l'oncle. C'était imprudent, ce que vous avez fait là.

— Imprudent ! interrompt vivement Damaris. Je ne pouvais pas savoir que Loulou était si froussard.

— Il ne s'agit pas de Loulou, mais de vous... Cette

jetée est branlante. Elle sera démolie cette année parce qu'elle manque de sécurité. Certaines planches sont trouées, pourries... Elle est très vieille et décision a été prise, avant qu'il n'arrive un malheur, de la remplacer par une construction plus solide, en métal.

— Oh ! on ne le savait pas, personne ne nous l'a dit, reprend Damaris qui ne tient pas à paraître fautive.

— D'accord, continue oncle Rémi. Quand on vient d'arriver dans une contrée, on ne peut pas tout savoir. Mais, c'est justement pourquoi il ne faut pas s'aventurer dans des lieux inconnus sans prendre l'avis des gens du pays. D'habitude, dans la journée, il y a toujours des gardiens sur la plage pour avertir les estivants des dangers. C'est indispensable, au bord de la mer. Vous étiez parties de si bon matin, personne n'était là. On ne vous avait pas remarquées et s'il était arrivé malheur... Enfin, n'en parlons plus puisque vous êtes hors de danger. Mais, attention... une autre fois, ne partez pas à l'aventure sans nous prévenir. D'accord ?

— Oui, répond Damaris, contrite.

Et Anne secoue la tête, affirmative. Elle sent un frisson glisser dans son dos. Ce temps interminable qu'elle a passé au bout de la jetée !

Elle se cramponne à sa mère :

— Maman ! si une des poutres avait craqué !

Madame Baudin passe la main sur le front de sa fille :

— N'y pensons plus... Soyons reconnaissants qu'il ne soit rien arrivé de grave, mais il faut que la leçon soit profitable, pour éviter, par la suite, un accident.

— Et vous n'avez pas vu cet écriteau, avec une indi-

cation en trois langues ? demande l'oncle Rémi, étonné.

— Cet écriteau ? Non... Où ? s'exclame Damaris confuse.

— Là, sur le côté.

— Non... Je ne l'ai pas vu. Toi non plus, Anne ?

— Mais non... Un écriteau ?

L'oncle montre une plaque en métal avec cette inscription « DANGER, NE PAS S'INTRODUIRE SUR LA JETEE ».

— Euh ! fait Anne, tout aussi émotionnée que sa sœur. Euh ! Oncle Rémi, on n'y reviendra plus.

— Je l'espère bien, répond le vieillard, souriant en entendant cette exclamation venant du fond du cœur.

François regarde ses sœurs d'un air supérieur :

— Vous ne savez plus lire, vous deux ? Si vous m'aviez attendu, ce ne serait pas arrivé. Moi, je n'ai pas besoin de mettre des besicles pour voir les écriteaux.

— Peuh ! lance Damaris, qu'en sais-tu ? On était tellement distraites à cause de Loulou, qui nous suivait. Où est-il maintenant ?

— Là, près de cette barque. Il a oublié toutes ses frayeurs, remarque Madame Baudin.

— On pourrait croire qu'il sait mieux lire que vous et qu'il avait vu l'interdiction, ajoute son mari. Tu nous dis qu'il tremblait de frayeur et ne voulait plus bouger, n'est-ce-pas, Damaris ?

— Oui ; il était collé aux planches, répond la fillette.

— Et comment as-tu fait pour le décider ? demande l'oncle Rémi en se tournant du côté d'Anne.

— Je lui ai dit des gentilles choses... je l'ai caressé, je me suis mise tout près de lui et il a moins tremblé.

— Pauvre petite bête ! Il a eu peur... mais tu as bien su le convaincre, conclut le vieil homme. Maintenant, mes enfants, je présume qu'Irma doit se demander ce que nous faisons à nous attarder si longtemps près de la jetée. De la cuisine, si elle a de bons yeux, elle peut nous voir et j'imagine qu'elle tempête parce que nous ne bougeons pas. Le petit déjeuner est sûrement servi à la salle à manger. Il nous faut rentrer. N'avez-vous pas faim ?

La réponse jaillit spontanément de toutes les bouches :

— Oh ! oui, crient les enfants.

## CHAPITRE VI

### DES PROJETS

A la salle à manger, la conversation continue bon train. Naturellement, l'échange des valises est le grand sujet qui anime toute la tablée.

Soudain, oncle Rémi se lève :

— Voilà le facteur... Il apporte peut-être la solution.

Et il se précipite à la cuisine. D'un bond, François le rejoint.

Peu de temps après, ils reviennent tous les deux, bredouilles.

— Rien, dit le garçon, maussade.

— Oh ! fait Monsieur Baudin, n'est-ce pas un peu trop tôt pour s'attendre à quelque chose ? Suivant où ce voyageur est allé, il n'a probablement découvert sa déconvenue que le soir, tard, dans son hôtel ou chez des parents. A ces heures-là, il n'est pas ressorti et, d'ailleurs, la poste était fermée. Dans un ou deux jours nous pourrons commencer à perdre espoir, mais pas avant.

Chacun partage cet avis et Anne s'écrie :

— Mais... François ! Comment as-tu pu l'ouvrir, cette valise, puisque ce n'est pas la tienne ?

— Avec ma clé. Elle a tout de suite marché.

— Tu y as gagné un splendide pyjama ! dit la mère pour consoler son fils. Le tien était déjà bien usé.

— Et une brosse à dents battante neuve, renchérisse Damaris. Cette fois, tu n'oublieras plus de te laver les dents... hein, François ! dit la jeune fille d'un air narquois.

Le garçon regarde sa sœur, l'œil sombre :

— Peuh ! à la maison... pas de chambre de bain, pas de lavabo ; tout se fait à la cuisine et il y a toujours quelqu'un devant l'évier. Ici, quelle différence : plusieurs lavabos, bien installés, toujours de la place pour faire sa toilette sans être dérangé. C'est ça qui encourage... On n'oublie pas.

Oncle Rémi se tourne du côté de son neveu avec compassion et indulgence :

— Je te comprends, François. C'est difficile de faire sa toilette quand on manque d'espace et d'installations, mais, quant à dire que c'est bien aménagé ici, je trouve que tu n'es pas exigeant.

— Pourquoi ? C'est formidable. Viens en ville, dans nos rues et tu changeras d'avis.

— Oui, peut-être, mais ici, les installations sont vieilles, oxydées. Elles auraient besoin d'être revues et même plusieurs devraient être changées.

— Je n'y ai rien vu, s'exclame le garçon, étonné de cette remarque.

— Au premier abord, d'accord ; cependant, il ne faut pas regarder de près. Et les vernis... ils s'écaillent, tu ne t'en es pas aperçu ? Et les corridors ! Leur dallage aurait besoin d'être renouvelé. Il est fendu à des quantités de places. J'ai vu mieux, je t'assure.

— Oh ! ce n'est pas un palais ! conclut François. Moi... ça me suffit.

— Et à moi aussi, renchérit Anne qui, remise de ses émotions après l'aventure de la jetée, est heureuse de se réchauffer en buvant une boisson bien chaude.

Faisant écho, sa sœur répète plus fort :

— A moi aussi !

— Bon ! J'en suis bien aise, dit l'oncle, très content que l'on apprécie sa demeure. Mais, si je l'améliore, vous serez bien d'accord ?

— Oh ! c'est sûr, approuve François. Oncle Rémi, on va t'aider à repeindre tout ce que tu voudras. Tu nous donneras des pinceaux et tu nous diras ce qu'il faut faire, parce que moi, je ne vois pas bien où tu veux embellir.

— Rien ne presse ; il faudra d'abord aller à la mer... courir dans le sable, chercher des coquillages à marée basse. Je vous donnerai un récipient pour les mettre dedans et vous les emporterez à la maison.

— Oui ! s'écrie Damaris, enthousiaste. Formidable !

— Et à la peinture, continue oncle Rémi, on s'y mettra en général le soir ou quand le soleil nous boudera. J'ai envie de commencer par la salle à manger. Regardez comme cette tapisserie est sombre, vieillotte, fanée. Il faut du clair ici, du blanc... Ça changera tout. Avec ces boiseries brunes, vous verrez, elle aura grand air ma salle à manger, ainsi transformée. Qu'en dis-tu, Damaris ? Mon projet te plaît ?

— Oh ! oui, répond la fillette. Quand on aura bien appris à faire ce travail, on pourra...

Elle regarde sa mère, hésitante. Elle achève :

— On pourra aussi s'y mettre à la maison ! D'accord ?

Anne bat des mains ; la proposition de sa sœur l'emballé :

— Oui ! repeindre notre chambre. La tapisserie est vieille, elle se décolle toute seule près de mon lit.

— Pour commencer, la chambre de séjour, rectifie François.

— Parce que tu y dors, malin, lance Damaris, avec une expression de bataille.

— Non ! s'exclame vivement le garçon, Ce n'est pas pour cela.

— Pourquoi donc, alors ? rétorque la cadette.

Avec assurance, François répond :

— Parce que c'est la première chambre que l'on voit en arrivant, la chambre où l'on reçoit les visiteurs. Je croyais que vous étiez assez intelligentes pour le comprendre.

Madame Baudin sourit, d'un sourire quelque peu anxieux :

— C'est cela ! Allez-vous vous battre, comme de petits enfants ? Je vous croyais devenus grands et raisonnables. Commencez déjà à aider oncle Rémi dans ses transformations. On verra la suite après...

— Si votre zèle dure encore ! ajoute Monsieur Baudin, l'air malicieux.

Vraiment, il ne paraît pas du tout convaincu par l'enthousiasme de ses enfants.

Un silence s'établit ; chacun paraît absorbé dans ses pensées et les garde jalousement pour soi, par pudeur, par hésitation, ou simplement par esprit de liberté.

L'affaire des valises paraît, pour l'instant, tout

fait oubliée. François se résigne, dans l'attente des jours qui vont suivre. Il est bien décidé à ne pas gâcher ses belles vacances à cause de cette pauvre valise neuve, si bien choisie, si bien admirée. Des projets qui lui plaisent sont devant lui, assez accaparants pour l'aider à ne plus penser à cette contrariété.

En sortant de table, il met la main sur l'épaule de Damaris et lui chuchote à l'oreille, afin que personne d'autre n'entende :

— Damaris ! Quand l'occasion se présentera, tu demanderas à oncle Rémi qu'il nous raconte des histoires... sa vie, par exemple. Tu as entendu hier ce qu'il nous a dit, cette phrase... Moi, j'ai tout de suite eu l'impression qu'il nous mettait au bord d'un tas de choses intéressantes qu'il serait bien content que nous sachions.

— Oui... peut-être. Tu lui demanderas, toi. Il a parlé de ce qu'on ne peut plus réparer, qu'on ne peut plus retrouver... C'est vrai, j'aimerais bien savoir ce qu'il a voulu dire. Des choses qu'on ne peut plus réparer, ce n'est en tout cas pas sa maison puisqu'il va lui faire peau neuve. Et des choses qu'on ne peut plus retrouver... c'est...

— Une fortune, des affaires qu'on lui a volées ?

— Tu as raison, François, on va lui demander ce qu'il a perdu. Il était sûrement très riche. Tu vois, sa maison de vacances, il dit qu'elle est modeste. Il ne la trouve pas si formidable. Il a eu l'habitude du luxe, ça se devine tout de suite.

— Puisqu'il était étonné de ne pas voir d'ascenseur chez nous.

Tout le monde a quitté la salle à manger et les deux enfants sont encore près de la fenêtre à parler à voix basse, comme s'ils étaient en train de tenir un concubinaire secret et très important.

Anne réapparaît et s'élançe vers eux :

— Qu'est-ce que vous faites là ? Qu'est-ce que vous racontez ?

Prenant un air détaché, sa sœur lui répond d'un ton bref :

— Rien... rien d'intéressant. Il s'agit de quelque chose qui ne regarde pas les petites filles !

Mais Anne n'est pas dupe :

— Oh ! ça ne marche pas... Allons, raconte, raconte sinon, je te pince la joue.

Condescendante, Damaris répond :

— Viens, sortons, je te dirai tout dehors.

## CHAPITRE VII

### UNE DECOUVERTE SENSATIONNELLE

Une semaine s'est écoulée ; la valise n'est pas revenue chez son propriétaire et aucune lettre n'a apporté la découverte de la personne qui a emporté celle de François. Cette fois-ci, le garçon a fini d'espérer.

— Tant pis, a-t-il dit en haussant les épaules. Mais, qu'est-ce qu'il faudra faire du contenu de celle-ci ?

Evasivement, sa mère a répondu :

— Le garder encore un certain temps, le rapporter à la maison et puis après, on verra...

Le voilà bien fixé ! Mais ça n'a aucune importance car la vie des vacances est bien trop grisante pour s'attarder à ce qui, maintenant, paraît insignifiant.

Tous les jours, ils se sont baignés, ils se sont rôtis au soleil, ils sont allés ramasser des quantités de coquillages, tous plus jolis les uns que les autres. Ils ont aussi fait des promenades dans la contrée et le temps a vite passé. La peinture de la salle à manger n'a pas encore été entreprise. Chaque jour on a remis ce grand travail au lendemain. Quand on commence à se mettre au rythme des vacances, c'est difficile de se décider à travailler !

Pourtant, aujourd'hui le soleil est moins fort ; parfois de gros nuages blancs le cachent et un souffle frais passe sur les baigneurs. Les enfants sortent de l'eau plus tôt que d'habitude et François suggère :

— Si on allait aider oncle Rémi ?

Quand ils arrivent à la salle à manger ils n'y trouvent que leurs parents. Leur mère tricote et Monsieur Baudin lit le journal.

— Oncle Rémi n'est pas là ? demande Damaris.

— Non, répond son père. Il est allé en ville ; il rentrera un peu plus tard, il m'en a averti.

— Zut ! fait François, on voulait justement l'aider. J'aurais aimé qu'il nous montre comment préparer la peinture. Il fait froid sur la plage.

— Vous avez eu raison de rentrer, observe Madame Baudin. Venez vous installer à la table, il y a bien assez de place.

— Et je vais dessiner, dit le garçon, dessiner cette carte postale de la jetée en souvenir de Loulou et de ses frayeurs. Mais, où est-il ? Je ne l'ai pas vu cet après-midi.

— Je crois bien qu'oncle Rémi l'a emmené avec lui, répond son père.

— Tu veux dire que c'est le chien qui a suivi l'oncle ! rectifie Damaris.

— Oui, peut-être.

Et la fillette ajoute :

— Moi, je vais chercher un livre dans ma chambre.

Anne ne sait pas que faire ; elle s'approche de sa mère, elle soupire, elle l'empêche de tricoter en mettant ses mains dans les siennes :

— Arrête-toi, maman ! Tu travailles trop !

— Oh ! ça m'amuse de tricoter ! A la maison j'en ai si rarement le temps et je voudrais terminer ce pullover pendant que nous sommes ici. C'est pour toi, Anne ; tu seras bien contente de le mettre. N'as-tu pas emporté ta broderie ? Ce petit tapis que tu as commencé à la maison ? Je me souviens qu'on l'a mis dans la valise.

— Oui, je vais le chercher, s'écrie la fillette.

Sa figure s'éclaire, ses yeux brillent de bonheur et elle part en courant.

L'un après l'autre, les enfants reviennent. Un livre à la main, Damaris s'assied à la table. Les coudes appuyés sur le tapis et les mains supportant sa tête, elle se plonge dans la lecture. Peu après Anne arrive ; elle apporte sa broderie et s'installe près de sa mère.

François est le dernier à apparaître ; un crayon et un bloc de papier, voilà ce qu'il a pris dans sa chambre.

— Je ne pourrai pas le faire en couleur, mon dessin. Je ne pensais plus que mes crayons étaient dans ma valise qui se balade je ne sais où, dit-il, déconfit.

Son père lève la tête :

— Fais-le à l'encre de chine. Ce sera aussi très joli. Tu les réussis bien, en général.

— Je n'ai pas d'encre de chine !

— J'en ai vu une bouteille sur le bureau d'oncle Rémi.

— Oh ! chouette ! Parfait.

— Et ce bloc que tu as là, où l'as-tu trouvé ?

— Dans la valise !

— Comment ? Dans la valise !

— Mais oui, dans la valise que j'ai héritée !

— Montre-moi cela ! Il vaut mieux ne pas y toucher...

— Oh ! quand même ! C'est déjà assez ennuyeux ainsi. Dans ma valise j'avais mis mon bloc de papier à dessins. Si le bonhomme l'emploie, eh bien ! tant pis, ça m'est égal. Alors, réciprocité.

— Montre-moi cependant ce bloc, François, insiste Monsieur Baudin. Ça m'intéresse.

— Tiens ! Le voilà ; c'est du papier à lettres blanc, tout simple.

— Et au dos du carton, rien d'inscrit ?

— Non, j'ai déjà regardé.

Monsieur Baudin prend le bloc de papier à lettres, il le retourne dans tous les sens pour bien l'examiner ; il feuillette les pages, il le secoue dans l'espoir qu'un billet révélateur en tombe. C'est alors qu'il fait une découverte : un papier carbone, glissé entre la dernière feuille et le carton, s'en échappe et tombe sur le sol.

Le père de François le ramasse rapidement et soudain une lueur d'intérêt se lit sur son visage. Il s'exclame :

— Il a été employé ce papier carbone ; une lettre tapée à la machine... Si on pouvait y lire quelque chose...

Ce cri de surprise a sorti Damaris de sa lecture :

— Montre ! dit-elle vivement.

— Non, répond le père avec fermeté. C'est peut-être quelque chose de très précieux pour nous aider dans nos recherches. Il ne faut ni le froisser ni le salir. Je vais aller vers la fenêtre et essayer de lire, à l'envers

du papier bleu, ce qui a été tapé. C'est de la pure indiscretion, mais elle est nécessaire... Je ne peux pas agir autrement.

Il se dirige vers la croisée et comme un essaim d'abeilles à sa poursuite, tous se lèvent et le suivent. Tournant le papier carbone à l'envers, il l'élève devant le jour jusqu'à la hauteur de ses yeux.

— Heureusement, dit-il, il n'a été utilisé qu'une seule fois ; ce sera plus facile... Voyons, ce qui m'intéresse, c'est l'adresse, là, tout en haut.

— Oui, s'écrie François, au comble de l'excitation. Tu peux lire, papa ?

— Oui, oui...

Lentement, Monsieur Baudin déchiffre :

— Villa Christophe... Chemin des Capucines 11,  
— suit le nom d'une localité de la banlieue parisienne —.

— Alors, on a tout ! s'exclame Damaris triomphante. On va le retrouver, notre homme !

— Le nom du type ! crie son frère dans son euphorie. Il faut regarder au bas de la lettre !

— Au bas de la lettre, non... je ne vois rien. Pas de signature, car, naturellement, elle a été mise à la main.

— Mais, papa ! tâche de lire la lettre ; peut-être qu'on y verra un nom, lance le garçon avec fougue. Ça alors ! Qu'est-ce qu'on va encore découvrir ? J'ai bien fait de le descendre, ce bloc.

— Oui, dit Anne, réfléchi. Si tu l'avais laissé dans la valise encore longtemps, des mois... on n'aurait rien su. C'est grâce à papa.

Attentif, le père de famille cherche à déchiffrer le contenu de la lettre. Il lit avec hésitation :

— « Cher Monsieur. Nous venons donc la semaine prochaine comme je vous l'ai annoncé. Ma femme s'est décidée à m'accompagner. Elle a autant besoin de repos et de changement que moi. Je sais que nous pourrons passer des jours tranquilles chez vous. Vous savez, comme vous l'a dit Madame Valmaux, que nous avons été secoués par un grand choc dont nous nous remettons difficilement. Je vous dis donc à bientôt et vous envoie mes salutations. »

— C'est tout ? demande Madame Baudin.

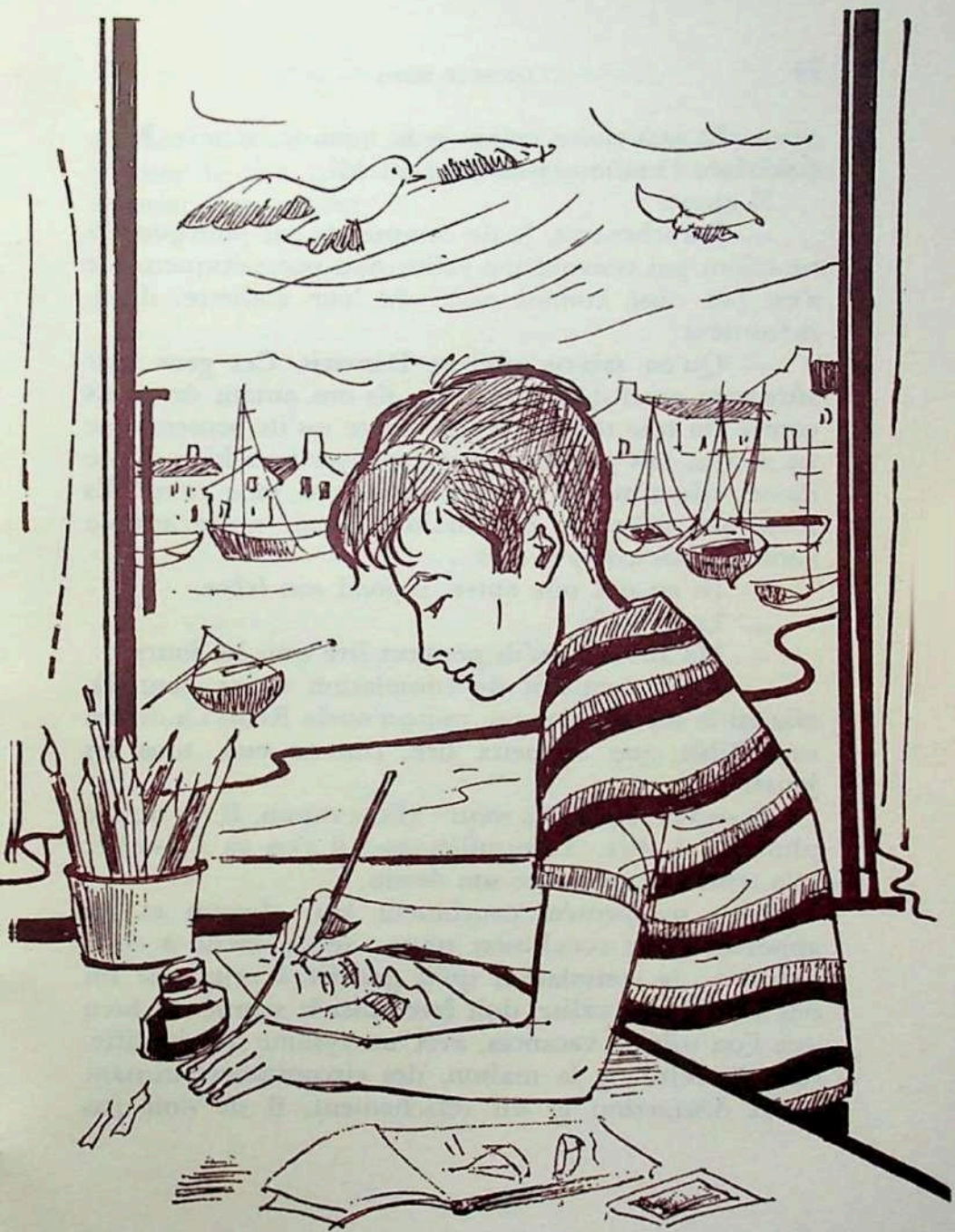
— Oui.

— Il ne met pas l'adresse des gens à qui il écrit ? s'étonne Damaris, déçue, ces gens chez qui ils se trouvent sûrement maintenant.

— Et où ma pauvre valise languit, ajoute François, pas du tout satisfait de cette demi-découverte qui n'apporte aucune solution immédiate.

— Tu regardes bien, papa, insiste Damaris. Rien d'autre à ajouter, tu en es sûr ?

— J'aimerais bien te dire le contraire, ma petite Damaris, répond Monsieur Baudin. J'ai beau tout examiner, je ne peux pas vous fournir plus de renseignements. Je vais inscrire dans mon agenda l'adresse de l'entête. La laisser simplement sur ce papier carbone serait trop risqué. Quand nous serons de retour à la maison, nous irons jusque-là et c'est seulement alors que nous apprendrons le nom de ces gens et pourrons leur rapporter le contenu de leur valise.



— Et reprendre celui de la mienne, achève François, dont l'enthousiasme s'est attiédi.

Il ajoute :

— Franchement, je ne comprends pas pourquoi ils ne m'ont pas renvoyé ma valise. Son porte-étiquette ne s'est pas cassé comme celui de leur mallette, dit-il mécontent.

— Qu'en sais-tu, objecte Damaris. Ces gens sont sûrement aussi déçus que toi ; ils ont autant de griefs contre toi que toi contre eux parce qu'ils pensent que tu ne t'en fais pas pour leur renvoyer leur bien. Cette dame, elle aimerait pouvoir mettre sa jolie robe ! Ils n'ont pas même la consolation d'avoir notre adresse comme nous avons la leur...

— Ils en ont une autre, répond son frère.

— Laquelle ?

— Ma Bible... qu'ils peuvent lire tous les jours.

— Alors... en fait de consolation de ce genre-là elle est la même pour toi, puisqu'oncle Rémi t'a donné une Bible que tu peux lire, comme eux, tous les jours.

François regarde sa sœur ; elle a raison. Il ne trouve plus rien à dire. Tranquillement, il s'en va s'installer à la table et commence son dessin.

Mais ses pensées continuent leur chemin et lui apportent une conclusion toute simple, facile à comprendre : la consolation qu'il gratifie à ceux qui lui ont subtilisé sa valise, doit être aussi la sienne. Et bien que l'on soit en vacances, avec un rythme de vie différent de celui de la maison, des circonstances causant de la distraction et du relâchement, il ne doit pas

oublier que s'il veut vivre de belles vacances réussies, pleines de joie, il ne doit pas négliger de lire sa Bible et prier chaque jour.

## CHAPITRE VIII

### SUR LA FALAISE

Un matin de la semaine suivante, oncle Rémi convie ses neveux à l'accompagner dans une promenade qui, il en est sûr, leur plaira.

— C'est loin, oncle Rémi ? demande Anne, la moins forte sur ses jambes.

— Non.

— Où est-ce que c'est ? insiste Damaris.

— Là-bas, sur la côte, au-dessus des falaises. Un coin désertique, sauvage, mais très beau où je vous promets que vous trouverez de belles pierres de différentes couleurs.

— On y va ! crie François. On va pouvoir faire des choses avec ces pierres. Elles sont grosses ?

— Non, mais jolies.

— Des pierres de couleur ? s'étonne Damaris.

— Oui, des noires, des jaunes, des brunes, des vertes, même des roses ou rouges, composées d'oxyde de fer qui leur donne une belle coloration.

— Oh ! formidable. On y va tous, s'exclame le garçon.

Madame Baudin l'arrête :

— Papa et moi, nous en profiterons pour nous ren-

dre en ville, faire quelques achats, entre autres de cartes postales pour envoyer à nos amis.

— Vous ne venez pas avec nous ? dit Anne, déçue.

— Non, je crains que ce soit un peu loin pour mes jambes fatiguées.

— Alors, on emmène Loulou, s'exclame Damaris en guise de conclusion. Mais pourquoi, oncle Rémi y a-t-il de si belles pierres, là-bas ? Est-ce que ce sont les restes d'un tremblement de terre ou de démolition ?

— Oh ! rien de cela... Ce coin désertique ne paraît pas avoir été habité, jamais. Ce sont des pierres sorties du sol, de roches éruptives ou volcaniques très anciennes. Venez, vous verrez. Mais de grâce, laissez Loulou par là, il y est mieux. Je préfère qu'il reste sur la plage plutôt que de trotter entre nos jambes. Et comme c'est un froussard, il risquerait encore d'avoir le vertige sur la falaise !

— Pauvre Loulou, on se moque de toi, soupire Anne en le caressant. Tu seras sage pendant notre absence. Mais, tu sais, oncle Rémi a raison, tu n'as rien d'autre qu'un vieux froussard !

D'un bon pas, ils s'en vont dans l'air frais et vivifiant du matin. Le bruit des vagues accompagne et scande celui que font leurs pas sur la route. Bientôt le chemin se transforme en sentier. Il faut monter une colline à l'herbe rase pour atteindre le haut de la falaise.

Le ciel et l'infini, voilà l'espace que possèdent les enfants qui respirent à pleins poumons l'air pur. Que de contraste avec la pollution atmosphérique de la grande ville ! Aïe ! Il ne faut pas y penser...

Les trois neveux ne sont pas déçus ; ils trouvent ce que leur oncle leur a promis. Mais, il y en a tellement ! Trop ! On voudrait tout emporter et c'est impossible.

Il faut faire un choix, selon ses goûts, se baisser maintes fois, se relever, examiner et garder les plus belles. Elles sont petites, presque toutes plates et lisses.

Au bout d'une demi-heure de fructueux examens et de bonnes récoltes, les enfants commencent à se lasser. Anne avise un petit terre-plein où il serait possible de s'asseoir. Elle y entraîne tout le monde et chacun étale sa collection de pierres de couleur mises dans des sacs en plastique qu'oncle Rémi a pris la précaution d'emporter.

— Moi, dit François, en les collant j'en ferai un plateau que je donnerai à maman pour son anniversaire.

— Voilà une bonne idée, approuve l'oncle. Il faudra les fixer sur un fond solide.

— Et moi, qu'est-ce que je vais en faire ? dit Anne, penaude.

— Si je n'en ai pas assez, tu me les donneras, suggère son frère.

— D'accord, accède la petite, et je garderai la plus belle pour la mettre sur l'étagère, au-dessus de mon lit.

Damaris ne dit rien ; elle semble réfléchir. Son frère la regarde ; des yeux, il lui fait un signe, mais elle ne paraît pas s'en apercevoir. Alors, il la pousse du coude et murmure :

— On demande à l'oncle ?

La fillette sursaute ; sortant de sa rêverie, elle se tourne vers François, interrogative :

— Quoi ?

— Tu sais, son histoire...

— Qu'est-ce que vous racontez, vous deux ? fait l'oncle Rémi, intrigué de ce chuchotement.

François rougit ; Damaris lance tout haut, se tournant vers le garçon :

— Allons, toi, demande !

— Que doit-il demander ? reprend le vieillard, surpris. Est-ce si difficile à dire ?

— Oh ! non... s'écrie Damaris, tout à coup pleine d'aisance. François voudrait que tu nous racontes ta vie, oncle Rémi. Tu as dit, le jour de notre arrivée, pour consoler François, quand on parlait de la valise qu'il y avait des choses, des choses...

La fillette s'embrouille ; elle ne se rappelle plus exactement les phrases prononcées par le vieil oncle. Enhardi, son frère vient à son aide et achève :

— ... Qu'on ne pouvait pas réparer, des choses qu'on ne pouvait pas retrouver. C'est toi, oncle Rémi, qui as perdu des choses ?

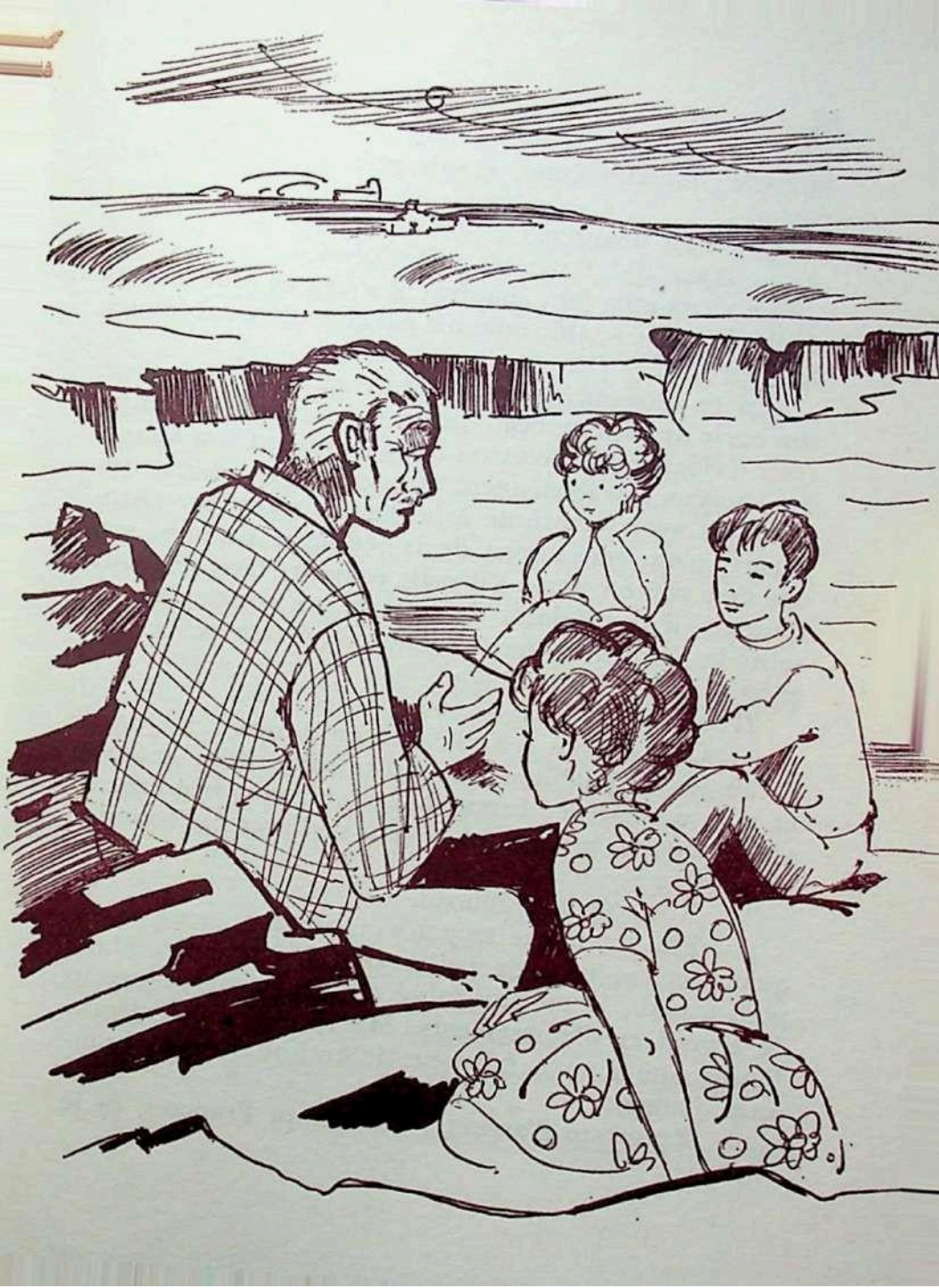
— Oui, mon enfant. Tu as bien deviné et tu seras content de savoir...

François se sent un peu confus de sa curiosité, et pour quoi il ajoute :

— Damaris et Anne aimeraient autant que moi.

Son oncle l'interrompt :

— Oui, d'accord. Mais vous vous imaginez sûrement que je vais vous raconter une histoire palpitante pleine d'aventures. Ce n'est pas du tout le cas ; l'histoire est fort simple et même très triste... sans épisodes fantastique et merveilleux. Si une telle histoire vous



intéresse quand même, je suis prêt à vous en faire part.

Le cri est unanime :

— D'accord ! Raconte, oncle Rémi.

Le vieux monsieur soupire ; il sourit et tout à coup sa physionomie semble rajeunie par ce sourire sur lequel le soleil passe.

En ce moment, Damaris pense en elle-même que son oncle devait être beau quand il était jeune. Maintenant, évidemment, de fortes rides marquent son visage. Ses cheveux gris deviennent rares et ses yeux bleus qui semblent avoir emprunté à la mer leur couleur changeante, n'ont plus l'éclat de la jeunesse. Et puis, son dos s'est voûté comme s'il était toujours fatigué. Pour l'instant, il paraît jouir de cette heure passée dans la solitude immense, avec, comme seule présence, les enfants.

Il secoue la tête :

— Ce n'est pas si facile de commencer... ! Quand j'étais jeune, j'habitais une petite ville. Mon enfance et mon adolescence furent heureuses, sans histoire. A vingt-cinq ans, je me mariaï. Vous ne l'avez pas connue, tante Alice ?

— Non, répond François.

— Elle est morte trop tôt ; pourtant, nous avons quand même vécu de belles années ensemble. Mais, petit à petit, je me suis laissé entraîner par beaucoup de travail et d'amusements. Ma femme en souffrait. J'avais une grande fabrique, je trafiquais avec beaucoup d'argent.

— Beaucoup d'argent... interrompt François, ça je

l'avais deviné, dit-il en regardant Damaris d'un air entendu.

— Une fabrique de quoi ? demande la fillette.

— Oh ! ta question m'embarrasse... Je suis si peu fier quand j'y pense, que je préférerais passer ce détail sous silence, si on peut appeler ça un détail !

Les yeux des enfants se font plus vifs, plus interrogateurs. Oncle Rémi s'en rend bien compte, c'est pourquoi il continue :

— J'exploitais une fabrique de munitions.

— De munitions, s'étonne Anne. Qu'est-ce que c'est ?

— Des armes pour la guerre, pour tuer les gens... Des obus, des cartouches.

— Ah ! fait la petite en mettant la main sur la bouche, dans un geste d'effroi.

— Tu es bien d'accord avec moi, Anne ; ce n'est pas beau ce que je faisais là... pour m'enrichir.

L'enfant regarde son oncle d'un air curieux, presque apeurée.

— Oh ! tu sais, se hâte de dire le vieil homme, je n'en tuais pas moi-même, je m'en serais bien gardé. Mais, le résultat, c'est que j'aidais à en tuer beaucoup... Alors...

Il secoue la tête, accablé :

— Je n'aime pas reparler de ce temps-là. Vous me comprenez, n'est-ce pas.

Les trois enfants sont bien d'accord avec lui et le témoignent par leur air sérieux et leur attitude affirmative.

— Ce qui comptait pour moi, c'était de gagner de

l'argent. Comment j'y parvenais, ça m'importait peu. J'étais athée, naturellement. Il ne fallait pas me parler de Dieu ; je préférais qu'Il n'existe pas, car s'Il avait existé, je savais, au fond de ma conscience, qu'Il m'aurait condamné. Aussi, c'était plus commode pour moi de me persuader que Dieu, la Bible et tout cela, n'étaient que des mythes pour les gens bornés et manquant d'intelligence. Malheureusement, il y en a encore beaucoup, actuellement, qui parlent comme je le faisais.

— Et tu as travaillé longtemps dans cette fabrique ? demande timidement Damaris, que ces révélations ont soudain rendue grave.

— Pendant un certain nombre d'années, malheureusement. J'étais devenu très riche.

— Tu étais content ? questionne François.

La réponse est catégorique :

— Non. J'étais harcelé par toutes sortes de soucis qu'il est inutile de vous énumérer et je voyais ma femme malheureuse. Si souvent seule, elle s'était fait des connaissances parmi un cercle de chrétiens qui étaient parvenus à la convaincre et à l'amener à la foi chrétienne. Bien sûr, elle me blâmait et moi je détestais et maudissais toujours plus cette plaie de la société qu'était pour moi le christianisme. Là, là... je l'ai fait souffrir, ma pauvre femme ; elle était si douce et si gentille. Mais, passons ; toutes ces choses ne sont pas assez gaies pour qu'on s'y attarde. Et, voilà qu'un jour, Alice m'appelle alors que j'allais partir pour la fabrique :

« Rémi, viens, je t'en prie. »



Je lui réponds :

« Non, je n'ai pas le temps. »

Elle insiste :

« Seulement un instant. »

Bourru, je réplique :

« Quoi ? »

« Viens regarder, là, à la fenêtre ; un petit oiseau est pris dans une tringle du store ; il ne peut pas en sortir. Il se blesse... Ce serait si facile de le délivrer et de le remettre en liberté.

J'ai prononcé un juron et puis j'ai tonné :

« Laisse cet oiseau périr... Je n'ai pas de temps à perdre pour un moineau ! »

Ma femme était au bord des larmes :

« Oh ! Rémi, ce pauvre petit, il va souffrir, il va mourir... »

« Que m'importe la mort d'un passereau », lui ai-je répondu.

« Eh bien ! j'essaierai, mais j'aurai de la peine, j'ai le vertige » m'a-t-elle objecté, la voix vibrante d'émotion.

Je ne bougeai pas. En mettant mon pardessus, je vis ma femme prendre une chaise, grimper dessus, s'appuyer contre le montant de la croisée, tendre le bras toujours plus au dehors pour libérer l'oiseau. Elle y parvint, mais perdit l'équilibre. Je la vis s'abattre contre l'appui et m'élançai vers elle. Mais, c'était trop tard... Son corps avait basculé et le vide l'avait emportée. Elle s'écrasa sur le gravier, devant la maison.

— Quelle horreur ! s'écrie Damaris, bouleversée. Elle était morte ?

— Non... mais elle avait perdu connaissance. On l'emmena d'urgence à l'hôpital. Elle était à l'extrémité, plusieurs membres cassés, un état très grave, désespéré. J'étais prostré, inerte, dans un désarroi complet. Fabrique, munitions, richesses, tout cela s'évadait, disparaissait... Un seul fait était devant moi : j'avais tué ma femme, elle, l'innocente... comme j'avais aidé à en tuer tant d'autres en fabriquant des armes.

A l'hôpital, je veillais, près de son lit ; elle avait sombré dans l'inconscience. Mais, au bout de quelques heures, ses mains bougèrent sur le drap, ses paupières battirent, ses yeux s'ouvrirent tout grands. Elle me regarda et ses lèvres remuèrent. Je compris qu'elle voulait me parler et je m'approchai de son visage. Elle murmura faiblement :

« Rémi, tu es comme ce petit oiseau... prisonnier. Tu vas te blesser et mourir... Accepte la main qui se tend vers toi pour te délivrer... de ton péché. Il est mort pour toi, Jésus-Christ, ton Sauveur... pour te donner la liberté... »

Elle était à bout de force. Elle fit une pause, referma les yeux et les rouvrit dans un dernier effort :

« Rémi... je t'aime... et Jésus t'aime... »

C'était plus que je ne pouvais en supporter ; je m'effondrai sur le lit, j'enfouis ma tête dans les couvertures, je sanglotai. J'étais secoué, incapable de me maîtriser... et les minutes passaient. Soudain, quelqu'un mit la main sur mon épaule ; je me redressai. C'était l'infirmière. Sans prononcer un mot, elle regardait le visage de ma femme. Tout de suite, je com-

pris... C'était fini... fini. J'étais désormais seul et cela par ma' faute.

— Elle était morte ? demande Damaris à voix basse.

— Oui, elle était morte, soupire oncle Rémi qui, se tournant vers l'infini, semble accablé par ces souvenirs.

Le silence les enveloppe... Les enfants n'osent rien dire et l'émotion leur coupe la voix.

Se redressant, oncle Rémi fait un effort pour leur sourire :

— Pauvres enfants ! Ce n'est pas une histoire pour vous... Je vous avais prévenus qu'elle était triste et pas du tout merveilleuse. Et pourtant oui, elle est quand même merveilleuse, savez-vous pourquoi ?

— Non, répond vivement François, étonné.

— Parce qu'elle a changé ma vie... mais à quel prix ! Ce que m'a dit ma femme, avant de mourir, m'a arrêté. J'ai compris ! Dieu existait... J'en avais eu la preuve par l'attitude de ma femme mourante. J'ai accepté de n'être pas mieux qu'un pauvre moineau prisonnier qui avait besoin de quelqu'un pour le sauver. J'ai pris la Bible d'Alice, je l'ai lue et j'ai découvert que Jésus-Christ était mort sur une croix pour me sauver, qu'Il m'avait tendu la main malgré mon insignifiance et mon péché, comme votre tante avait cherché à sauver le petit oiseau. Et malgré mon immense chagrin, j'ai éprouvé une paix que je n'avais jamais connue auparavant. D'ailleurs, n'était-il pas juste que moi, qui avais aidé par mon commerce à tuer tant de gens, je subisse aussi les mêmes souffrances que celles que j'avais provoquées dans mon aveuglement ? Vous voyez

donc, comme je vous le disais l'autre jour, il y a des choses qu'on ne peut pas réparer.

Avec sérieux et intérêt, François se tourne vers son oncle :

— Non, tu n'as pas pu faire revivre tante Alice.

— C'est ça... Par ma faute, elle est morte, je l'ai perdue et ne la retrouverai jamais sur cette terre. Tu comprends mieux, François, pourquoi je te disais l'autre jour de ne pas abandonner ta joie à cause de cette valise... Le mal était réparable et assez facilement. Une perte pas bien grande !

— Oui, je comprends, oncle Rémi. Mais, qu'est-ce que tu as fait après la mort de tante Alice ?

— Là, alors... je me suis occupé à remédier au mal que j'avais fait. J'ai fermé ma fabrique, mes stocks ont été transformés en d'autres articles et j'ai donné une grande partie de ma fortune à des institutions qui portent secours aux misères que la guerre entraîne. C'était une goutte d'eau dans l'océan, mais c'était quand même une goutte d'eau pour soulager les souffrances. J'ai voyagé... pour effacer de mon souvenir le passé et les années se sont écoulées. Mais je n'ai jamais oublié la grande vérité que j'ai comprise trop tard : ce qu'on sème, on le récolte. Pensez-y aussi, dès votre enfance. Un verset de la Bible dit : « On ne se moque pas de Dieu ; ce qu'un homme aura semé, il le moissonnera aussi. » Galates 6 :7. J'étais athée, je voulais que Dieu n'existe pas... Je me laissais entraîner par le matérialisme, le tourbillon de notre Terre. Dieu m'a arrêté et je l'en remercie. Vous, vous avez l'immense privilège de posséder la Bible et de la lire dès votre jeunesse.

Mettez en pratique ce qu'elle vous enseigne et ne suivez pas le train de ce monde, ni ses convoitises, ni ses mensonges, ni ses erreurs... C'est terrible, ce qui se passe maintenant. Ne vous laissez pas influencer par quoi que ce soit, revenez toujours à la Bible. Ainsi vous éviterez les catastrophes irréparables et les chemins qui mènent à l'abîme. Notre siècle a besoin de jeunes comme vous, des jeunes de bonne volonté, qui n'acceptent pas tout ce qui se fait, tout ce qui se dit et qui prennent pour base de leur vie les enseignements des Saintes Ecritures. Si vous suivez une telle ligne de conduite, vos parents seront heureux et vous aussi. Vous avez toute la vie devant vous, profitez-en.

François soupire :

— Tu as raison, oncle Rémi, mais ce n'est pas tous les jours facile. A l'école...

— Oh ! oui, renchérit Damaris, avec fougue, à l'école, si on n'est pas dans le vent...

— On nous prend pour des idiots... achève son frère. La vie ici, en vacances, ça, c'est l'idéal. Mais en ville, avec tout ce qu'on voit... Il y a des choses...

— Oui, je vous comprends, sympathise le vieil monsieur. Mais, soyez rassurés : partout où vous devez aller, ayez confiance en Dieu. Il vous aime plus que vous pouvez vous en rendre compte. Il vous gardera et vous bénira si vous le lui demandez et si, envers et contre tout, vous continuez à l'aimer et à croire en Lui, votre Dieu et Sauveur. Ne vous laissez pas fléchir devant la vague montante de l'incrédulité et du péché. relevez toujours la tête et regardez à Jésus. Et quand

vous aurez envie de flancher, souvenez-vous de l'oncle Rémi et de sa triste histoire.

— Oui, dit Damaris convaincue.

Se voulant gentille et consolante, elle achève :

— Moi, je me rappellerai aussi les belles vacances qu'oncle Rémi nous a procurées.

— Et les jolies pierres de couleur qu'il nous a aidés à trouver sur la falaise, ajoute Anne, heureuse d'avoir pu se faire entendre.

Le vieil homme regarde sa montre ; il se lève vivement :

— Oh là ! Le temps a passé ! Dépêchons-nous de rentrer à la maison, sans cela... nous arriverons en retard pour le repas et la cuisinière ne sera pas contente.

Avec regret, ils abandonnent cet endroit sauvage et tranquille dont le souvenir restera gravé dans leur mémoire ; c'est là qu'oncle Rémi leur a raconté l'histoire de sa vie, une histoire qui a fait battre leurs cœurs d'émotion.

## CHAPITRE IX

### CATASTROPHE

La salle à manger a perdu sa douce atmosphère de confort paisible. Un parfait désordre y règne !

Tous les meubles ont été poussés au centre de la pièce. C'est un grand jour ! Le jour où, oh ! merveille, elle va changer de couleur !

Profitant d'un après-midi sans soleil, oncle Rémi a pris la décision héroïque de transformer cette pièce aux tapisseries sombres et de l'égayer en la dotant de parois claires.

Monsieur Baudin et François se sont mis sur les rangs pour l'aider. Pendant ce temps, les deux fillettes et leur mère sont parties en ville.

En ce moment, François regarde le résultat de son œuvre ; il est satisfait :

— Formidable, s'écrie-t-il. Ça change...

— On aura fini avant la nuit, remarque son père. Nous avons avancé plus rapidement que je ne le pensais.

— Avec ces rouleaux, le travail se fait rapidement et mieux qu'au pinceau, observe oncle Rémi. Pas trop fatigué, François ?

— Non, pas du tout. J'aime ce boulot, on y voit tout de suite de l'avance. J'ai fini mon côté...

— Oui, dit son père en riant. Tu y vas vite ! Surtout vite que tu en as plein les mains et même jusqu'au visage !

— Oh ! ça ne fait rien ; ce sera facile de me laver.

— Tu ferais bien d'y aller maintenant, suggère M. Baudin. Moi aussi, j'ai bientôt fini ; plus que cinq coins près de l'armoire. Maman ne va pas tarder à rentrer.

— Impossible de remettre la chambre en ordre ce soir, objecte leur hôte. Il faudra attendre que tout soit bien sec pour y replacer les meubles.

— Alors, où est-ce qu'on mangera ? demande le garçon.

— A la cuisine, pour une fois, répond l'oncle. Ça ne te chagrine pas trop, François ?

Le jeune homme s'esclaffe :

— Moi ! Tu penses ! A la maison on en a l'habitude et la cuisine est cinq fois plus petite que celle d'ici.

— Cinq fois ! Tu exagères, rectifie son père.

— Eh bien ! mettons quatre fois, pas moins.

Et après cette dernière réplique, il quitte la pièce, monte l'escalier et va aux lavabos pour se débarbouiller.

En silence, les deux hommes finissent leur besogne. Ils sont en train d'admirer l'effet de lumière et la réussite de leur travail quand Damaris fait irruption dans la pièce :

— Oh ! oh ! formidable, fantastique !

Elle est suivie de sa sœur qui fait écho :

— C'est beau... On se croirait dans un château.

Madame Baudin est du même avis :

— Je vous félicite. Quand les meubles seront de nouveau en place et la chambre en ordre, cette salle à manger... ce sera une belle pièce.

Son mari la regarde de coin :

— Tu voudrais bien en avoir une semblable à Paris !

— Ça ! alors... Je ne dirais pas non ! Mais, où est François ? Il ne vous a pas aidés ?

— Bien sûr qu'il nous a aidés, répond oncle Rémi. Il l'a si bien fait qu'il a fini son travail le premier. Il est monté se laver. Dans son zèle, il en avait mis jusque dans ses cheveux. Mais, il est long à revenir. Il y a un bon moment qu'il est parti.

— J'aurais bien aimé le voir... s'exclame Damaris. Viens Anne ; montons. Je suis sûre qu'il est fatigué et se repose de ses œuvres !

Elle se dirige vers la porte qui donne accès à l'escalier, mais avant qu'elle l'ait atteinte, celle-ci s'ouvre en coup de vent. François apparaît, pâle, les yeux agrandis par l'angoisse. Ses cheveux sont mouillés, plaqués sur son front d'où ruisselle de l'eau sur son visage. Les vêtements complètement trempés, il paraît sortir d'un bain forcé.

Il crie :

— Depuis le temps que je vous appelle !

— Nous n'avons rien entendu, répond son père, surpris. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Voilà dix minutes que je me casse la voix à crier au secours...

— Au secours ?

Il est haletant :

— Un robinet... un robinet a sauté... Un jet m'aspergé en plein visage. Ça coule... ça coule... J'ai lâché mon doigt un moment. Impossible de tenir plus longtemps. Et maintenant l'eau coule, on va être inondé.

A l'ouïe de ces paroles, oncle Rémi s'agite :

— Ça presse ! Il faut fermer le robinet central d'arrivée...

Et il part en courant ; tout aussi inquiet, le père de François le suit :

— Où est-il, ce robinet ? A la cave ?

— Je ne sais pas... Il faut demander à Irma, elle connaît mieux la maison que moi.

Mais la cuisinière n'en sait rien. Elle n'a aucune idée de l'endroit des installations d'eau de cette demeure, dans laquelle elle n'est jamais entrée avant que le vieux monsieur lui demande de venir chez lui pour s'occuper de la cuisine.

Que faire ?

C'est la panique ! L'eau coule et va envahir les pièces. Pas une minute à perdre !

Les deux hommes s'affolent... Ils vont d'un endroit à un autre, ils examinent tous les robinets et les conduites qu'ils voient.

Quel tuyau est le bon ? Celui-ci ? Non, c'est pour l'eau chaude... Celui-là ? Non, il arrête seulement l'eau de la cuisine...

Pendant ce temps, l'eau coule...

Ce robinet cassé, cette vieille installation, quelles perturbations ils apportent, quel désarroi ils provoquent dans la tranquille demeure !



Madame Baudin suggère :

— Si on téléphonait au service du feu ? Ils viendraient tout de suite.

Oncle Rémi saisit la proposition au vol ; il prend l'appareil qui sonne, sonne, mais au bout du fil, personne ne répond.

— Ça, c'est le comble, s'écrie Damaris, excitée. Alors, oncle Rémi, demande la police.

— Oui, la police, répète le pauvre homme, épouvanté.

Cette fois, le résultat est meilleur. On lui promet un secours immédiat.

Pendant tout ce temps, Monsieur Baudin et François ne se sont pas arrêtés dans leurs recherches du robinet d'arrivée. L'eau a déjà atteint une hauteur de plus de dix centimètres dans les lavabos.

Et tout à coup François arrive, triomphant :

— Papa a trouvé ! Il a arrêté l'eau. Ouf !

Tout le monde pousse un soupir de soulagement ; oncle Rémi respire longuement et demande :

— Où est-ce qu'il se trouve, ce robinet ?

— Je vais te montrer, dit Monsieur Baudin.

Et il l'emmène jusque dans un local où, sous des caisses amoncelées, se trouve une construction en ciment, à l'intérieur de laquelle on voit un gros tuyau et des manettes pour l'ouvrir et le fermer.

— C'est là, dit-il.

— Il fallait le savoir... soupire l'oncle, anéanti. Une prochaine fois, on n'aura plus besoin de prendre le téléphone pour demander du secours ! Mais, ils vont arriver... Que leur dire ?

— Qu'il faut une réparation rapide. Tant que ce sera cassé, impossible de remettre l'eau... et il nous en faut !

— Bien sûr... La mer, là tout près, ne ferait pas l'affaire !

Et oncle Rémi se met à rire, d'un rire d'homme fatigué, que l'émotion a bouleversé.

Mais François revient à la charge :

— Et l'eau ? Maintenant, il nous faut la vider avec des seaux... On en aura pour un moment !

— Va plutôt changer d'habit, répond son père. Ce n'est pas bon de rester ainsi dans les courants d'air avec des vêtements trempés. Damaris m'aidera.

Mais quand Monsieur Baudin arrive avec sa fille aux lavabos, il s'arrête sur le seuil, la surprise le clouant sur place :

— Oh ! il n'y a presque plus d'eau ! Elle s'est écoulée... mais où ?

Et il aperçoit, sur un des côtés de la paroi, une rigole pratiquée dans la maçonnerie rustique, et cette rigole se termine par un dépotoir circulaire.

— Regarde, Damaris, où l'eau s'est évadée... Il y a sûrement un puits perdu ou tout simplement une canalisation qui conduit à la mer.

— Ça, c'est du « bol » ; je n'en pleure pas ! Le travail s'est fait tout seul ! s'exclame la fillette, enchantée.

A l'instant, l'homme que la police a alerté arrive. Aimable, il comprend l'aventure... et remarque :

— Ces installations sont vieilles ; elles ont besoin d'être changées. Je vous conseille de ne pas trop atten-

dre pour remettre tout cela à neuf. Ça vous évitera une nouvelle catastrophe et, bien entendu, des émotions.

Rapidement, il fait la réparation et, de nouveau, l'eau coule normalement. Le calme revient dans la maison.

Heureusement, le mal n'a pas été aussi grand qu'on le croyait au premier abord. La vieille dalle des lavabos a tenu bon et l'eau n'a laissé aucune marque de son passage. Mais, l'alerte a quand même été chaude.

Quand François revient au rez-de-chaussée, ayant revêtu des habits secs, tout le monde le regarde.

— Plus trace de peinture !... Tu as été bien lavé, dit Damaris, mi-souriante, mi-narquoise.

— Ça t'a fait mal ? demande Anne.

— Mal ? Non... Mais désagréable, suffoquant. L'objet était fort, répond le garçon.

— Et tu as crié ? questionne encore la petite fille.

— Oui, à me casser le cou... affirme son frère. Je ne comprends pas que vous n'ayez pas entendu.

— Les portes étaient fermées, explique son père. Nous parlions et la radio était mise en sourdine.

— Venez à table, coupe Irma qui s'impatiente parce que le repas attend depuis un long moment sur le fourneau. Maussade, elle ajoute :

— Si ce n'est pas bon, si c'est trop cuit, ce ne sera pas ma faute...

— Ne vous en faites pas, Irma, lance François. Moi, j'ai surtout soif ! Et de l'eau, il y en a de nouveau au robinet !

Damaris se tourne vers la cuisinière :

— La faute, il faut la mettre sur le robinet cassé.

— Comment as-tu fait cela ? demande Madame Baudin qui ne comprend pas bien comment c'est arrivé.

— Mais... je n'ai rien fait du tout, répond le garçon. J'ai voulu me laver... j'ai essayé de tourner le robinet ; il ne bougeait pas. J'ai mis plus de force. Crac ! il a cassé, m'est tombé dans les mains et en même temps un jet m'a aveuglé. J'ai appelé, j'ai crié et j'ai essayé de retenir l'eau en mettant mon doigt dans le tuyau en attendant que vous veniez. Personne ne paraissant, j'ai pris la décision de descendre à la salle à manger où je vous ai tous trouvés à vous prélasser et à admirer nos œuvres, alors que moi... j'étais dans une drôle de situation.

— Nous ne pouvions pas le deviner, s'excuse son père. Si j'avais su, j'aurais couru à ton secours.

— Voilà ! c'est une conclusion simple et facile à comprendre, observe leur hôte : il aurait fallu savoir... Dans la vie, des faits semblables arrivent : souvent, nous nous prélassons, pour reprendre le terme de François, quand, tout près de nous, des gens sont en danger et courent à leur malheur, d'une manière ou d'une autre. Peut-être que nous ne le savons pas, mais, si nous le savons nous sommes inexcusables. Et, ce que nous savons d'une façon certaine, c'est que beaucoup de gens se perdent, se fourvoient sur une route dangereuse de péché et d'erreurs... Alors, les enfants, en grandissant, vous ne vous prélasserez pas à admirer vos œuvres, pour reprendre la phrase déjà dite, vous irez plutôt porter secours à ceux qui en ont besoin, comme le bon Samaritain l'a fait sur la route de Jérusalem à Jéricho, en pansant leurs plaies, en leur apportant l'Évangile et

la bonne nouvelle du salut en Jésus-Christ. N'est-ce pas, tu t'en souviendras, François... Ce n'est pas grand-chose d'être en péril et que personne ne vous secourt. Tu en as fait l'expérience aujourd'hui.

— J'en ai fait l'expérience ; ce n'est pas gai, tu n'as raison, oncle Rémi. Je veux tâcher de ne pas l'oublier... J'en ai un souvenir plutôt froid et assez drôle. Ça admet le garçon. Et ça m'a donné une soif !

Tout le monde éclate de rire parce que c'est déjà la troisième fois qu'Irma remplit de chocolat la tasse du jeune garçon.

Et, soudain, celle-ci s'écrie :

— Monsieur !

— Qu'est-ce qu'il y a, Irma ? Une nouvelle catastrophe ?

Le visage sombre et l'air déconfit de la cuisinière le laissent supposer. Elle articule, confuse :

— J'ai oublié de vous dire...

— Quoi ? demande le vieil homme. Achevez, j'ai vous en prie, qu'on puisse agir vite, s'il s'agit d'une nouvelle inondation !

Tous les regards se tournent du côté d'Irma. Curieux, chacun a hâte de savoir ce qu'elle a oublié.

Est-ce grave ?

Sa réponse rassure toute la famille :

— J'ai oublié de vous dire qu'on a téléphoné hier matin, pendant que vous étiez en promenade.

— On était allé sur la falaise, chercher des pierres de couleur, interrompt Anne, d'une petite voix claire.

— Ce n'est que cela ! Je suis soulagé, s'écrie l'oncle Rémi dont le visage s'épanouit de contentement. F

alors, ce téléphone ? Qu'est-ce que vous deviez nous dire ?

— Oh ! pas grand-chose. Ils n'ont pas parlé de vous. Ils voulaient causer avec Monsieur François Baudin.

Grand éclat de rire général !

François se lève, stupéfait, tant la nouvelle l'a surpris :

— Moi ? Monsieur François Baudin ! Merci !

— Celui-là ! Il ne te connaît pas... et ne t'a sûrement jamais vu pour se tromper à ce point et te prendre pour un monsieur, lance Damaris en s'esclaffant.

Le garçon se redresse :

— Peuh ! j'ai treize ans. Je ne suis plus un gamin. Mais, qu'est-ce qu'il me voulait, ce bonhomme ? C'est drôle, ça. Ici, personne ne sait mon nom.

— Il a parlé d'une valise... répond Irma.

— D'une valise ? Ma valise !

— Ta valise, s'écrie sa sœur, triomphante. Elle est retrouvée ! Celui qui te prend pour un monsieur, c'est le « bizu » qui te l'a échangée... Il sort enfin de son silence !

François est au comble de la joie :

— Oui, il en a mis du temps. Voilà la preuve que le porte-étiquette n'est pas tombé comme celui de la valise qu'il m'a laissée.

— Et tu y avais mis mon adresse ? demande l'oncle Rémi.

— Oui... D'un côté celle de Paris, de l'autre celle d'ici.

— Tu as fait cela dans les règles de l'art, François. Je te félicite, dit son père.

— J'ai regardé les vôtres ; je vous ai imités, c'est bien simple.

— Et tu as eu raison, continue Monsieur Baudin la preuve en est qu'on a pu t'atteindre par téléphone. Mais, pour en revenir à cette communication, qu'est-ce qu'on vous a dit à l'autre bout du fil, Irma ?

— Pas grand-chose, répète la cuisinière. Quand ils ont su que François n'était pas là, ils ont dit qu'ils rappelleraient le lendemain.

— Ah bon ! Alors, il ne faudra pas trop t'éloigner François. Si le téléphone sonne, ce sera peut-être pour toi, observe oncle Rémi.

— Oui, d'accord... Mais, je ne comprends pas. Au lieu de téléphoner, il aurait dû me la renvoyer tout de suite, ma valise... Comment est-ce qu'il s'appelle ? D'où est-ce qu'il téléphonait ? On va mettre la sienne à la poste. Ça lui donnera l'idée de me retourner la mienne avant la fin des vacances.

— Il a dit son nom, mais je n'ai pas bien compris, répond Irma. Et son adresse, il ne l'a pas donnée.

— Oh ! s'exclame Damaris, déçue, vous auriez dû la lui demander. Et son nom ?

Négative, la cuisinière secoue la tête :

— Je ne sais pas...

— Nous voilà bien fixés ! observe Madame Baudin. Patience, François. Il n'y a rien d'autre à faire qu'à attendre.

Mais la journée se passe sans qu'aucun appel téléphonique ne vienne pour Monsieur François Baudin.

Le garçon est déçu et les jours suivants, jusqu'à l'

fin de ce beau séjour au bord de la mer, il en est de même.

Plus personne ne donne le moindre signe de vie au sujet de ces valises.

Voilà qui est étonnant ; que s'est-il donc passé ?

## CHAPITRE X

### LE CHEMIN DES CAPUCINES

— J'avais oublié qu'il fallait monter si haut, dit Madame Baudin en s'arrêtant pour reprendre son souffle.

— Ils auraient bien pu installer un ascenseur pendant notre absence, remarque François.

— Pour vos jeunes jambes, ça forme les mollets... quant à nous, soupire Monsieur Baudin, la chanson est différente... surtout lorsqu'il faut porter des valises comme celle-ci.

En effet, le père de famille s'est chargé du plus gros des bagages.

Tous essouffés, ils arrivent enfin à la porte de leur logement. Il faut entrer dans l'étroit vestibule qui conduit dans les pièces minuscules, dans la cuisine aux dimensions quatre fois plus restreintes que celle d'oncle Rémi, comme l'a constaté François.

— C'est petit !... malgré Damaris qui garde encore dans les yeux la vision des grands espaces et de la spacieuse demeure au bord de la mer.

Quelles belles vacances ils ont passées !

Et maintenant, seul le souvenir leur apportera la fraîcheur de l'air pur... le bruit des vagues et le charme du sable fin de la plage.

Tout passe... Il faut l'admettre !

Pour la famille Baudin, la vie de la grande ville les entraîne de nouveau dans son mouvement incessant, dans son tourbillon agité.

Un des premiers soucis d'Anne, c'est d'aller placer sur une étagère la plus belle pierre qu'elle ait trouvée là-haut, sur la falaise. De son côté, François cache son stock dans un coin de son armoire. Combien de temps y restera-t-il jusqu'à ce que le garçon puisse exécuter le travail qu'il s'est proposé de faire ? Quant à Damaris, elle compte partager sa récolte avec ses amies. Tout fier qu'on admire ses trouvailles, elle les étale devant leurs yeux éblouis.

Une semaine après leur retour à la maison, François demande :

— Papa... tu as gardé l'adresse du bonhomme de la valise, celle que tu as trouvée sur le papier carbone ?

— Bien sûr et précieusement. Je l'ai inscrite dans mon agenda.

— Alors, on devrait aller là-bas...

— Crois-tu ? Il a peut-être fait un plus long séjour que nous, ce monsieur ; il n'est probablement pas encore rentré au pays.

— Oh ! voilà déjà une semaine que nous sommes ici.

— Oui ; tu as raison. Ça nous fera un but de sortie... et si nous devons revenir bredouilles, eh bien tant pis.

— On aura vu où il habite, dit le garçon rongé par la curiosité d'en savoir plus... d'en voir plus.

— D'accord ! Allons-y cet après-midi, conclut son père.

François accepte spontanément cette proposition. Damaris et Anne sont justement absentes. Elles passent leurs heures de congé chez une camarade d'école. Quant à Madame Baudin, elle est si occupée par tant de choses restées en retard à cause de ces semaines de belles vacances.

Alors, père et fils s'en vont ensemble à la découverte du propriétaire de cette fameuse valise, toujours là en attente.

François l'empoigne en disant :

— Il nous faut la prendre, même si on y va pour des prunes !

Un train de banlieue... Ils sont vite à destination.

— Le Chemin des Capucines... fait Monsieur Baudin en lisant l'adresse sur son agenda, où est-ce qu'il se trouve ?

— Mystère, répond son fils. Il faut demander...

— Non, viens ; pour commencer, regardons un peu le nom des rues qui débouchent sur cette place. Si c'était l'une d'elles, nous paraîtrions stupides de nous informer. Là je vois « Avenue Général Leclerc », ici « Rue de la Croix d'Or »... Et puis, regarde ce chemin secondaire, bordé de villas, ce doit être dans ce genre, le Chemin des Capucines.

Ils s'approchent de l'écriteau qui indique le nom de la voie devant laquelle ils se trouvent.

François s'écrie :

— Tu as raison, papa ! Chemin des Capucines ! O y est.

— Ça n'a pas été difficile à trouver, observe le père, content. Un endroit sympathique, pas loin de la gare, ce qui représente un immense avantage quand même dans un coin pas trop bruyant. Partons découvrir le numéro 11.

— Oh ! s'exclame le garçon, nous n'y sommes pas encore. Numéro 85 ! Le 11 est tout au bout.

Empruntant le trottoir, ils passent devant une rangée de petites villas ; plusieurs sont modestes, d'autres plus jolies. De très vieilles mais aussi quelques-unes récentes, d'un style moderne. Enfin, ils arrivent devant le numéro 11 : une villa grise, sans prétention, avec sur le devant, un jardin semé de quelques massifs de fleurs et une minuscule pelouse, le tout entouré d'un mur et ouvrant sur la rue par un portail.

Sur un des piliers de l'entrée, on peut lire : « Villa Christophe ».

— Nous y sommes, dit Monsieur Baudin, satisfait. Le portail étant ouvert à deux battants, ils entrent.

— Ils sont là, chouette ! observe François.

Il tient toujours à la main la poignée de la jolie valise.

— Avant de frapper... je veux lire le nom des gens, dit son père. C'est élémentaire de le savoir. Il faut que je l'inscrive : Conrad Valdoie, un nom qui ne m'apprend rien.

Il le griffonne rapidement dans son agenda.

Sans beaucoup d'attente, la porte s'ouvre ; un homme en habit de travail se présente :

— Que voulez-vous ?

— Monsieur Valdoie ? interroge le père de François.

— Non, il n'est pas là.

— Il n'est pas encore rentré de vacances, je pense, avance Monsieur Baudin que l'air peu avenant de son interlocuteur déçoit.

En effet, l'homme regarde les arrivants avec des yeux où la bienveillance ne se lit pas. Il paraît mécontent qu'on vienne le déranger et ne semble pas accorder sa confiance aux nouveaux venus.

— Excusez-nous de vous importuner, dit encore aimablement Monsieur Baudin, cherchant à créer une atmosphère plus cordiale.

Mais l'homme ne se déride pas ; il lance, bourru :

— Que lui voulez-vous ?

— Nous venions le voir au sujet de cette valise.

Et il montre le bagage que François a posé sur le perron.

— Pourquoi ? Elle est à lui ?

— Oui.

— Alors, donnez-la moi ; je la lui remettrai.

Cette proposition n'enchanté pas les visiteurs.

— Non... rien ne presse. Je reviendrai. Quand sera-t-il de retour ?

— Je ne sais pas. Mais donnez la valise. Vous n'allez pas la remporter...

— Merci, c'est très aimable... mais je reviendrai pour faire la connaissance de Monsieur Valdoie.

L'homme insiste avec autorité :

— Je suis son frère... Je la lui remettrai.

Et il fait le geste d'empoigner la valise.

D'un mouvement instinctif, François s'en empare en s'écriant avec force, renonçant à toute politesse :

— Non... non ! Je ne la donnerai que quand j'aurai la mienne !

Ce personnage peu aimable n'est pas du tout satisfait de cette réaction. Il leur lance un regard chargé de mécontentement et claque la porte devant eux brusquement.

Sur le perron, père et fils se regardent, stupéfaits.

En silence, sans un mot de plus, ils quittent cette maison, encore étourdis par cet accueil glacial. Sur le trottoir, ils s'arrêtent. Pensif, Monsieur Baudin dit à son fils :

— Ça me semble drôle... Je ne voulais pas donner notre nom et notre adresse à ce grossier bonhomme. Et pourtant, il aurait été si facile de le faire et demander que Monsieur Valdoie nous écrive dès son retour. Son frère ? Je n'ai pas confiance en cet homme.

— Moi non plus, affirme François, gagné par la crainte. Si j'avais laissé cette valise, je crois bien que je n'aurais jamais revu la mienne.

— Tu as bien fait de l'empêcher de la prendre. Son comportement m'intrigue... J'irais bien aux informations chez les voisins. Je voudrais savoir qui sont ces gens.

— Mais oui, allons sonner là, dans cette maison.

— L'accueil ne peut pas être pire que celui que nous venons de recevoir.

Cette fois, une vieille dame à cheveux gris répose le cordon lorsqu'ils tirent sur le cordon de la sonnette. Monsieur



Baudin s'empresse de lui présenter ses excuses de l'inopportuner. Et il se hâte d'ajouter :

— Nous étions venus pour voir Monsieur Valdo et il n'est pas là.

— Non ; il n'est pas encore rentré de vacances puis-je lui remettre, quand il reviendra, un message ou une communication de votre part ?

La dame sourit, aimable.

François pousse un soupir de soulagement ; la réception est combien différente de celle de la porte côté.

— Oui, peut-être, répond Monsieur Baudin. Pourriez-vous lui donner mon nom et mon adresse et lui dire que je suis venu au sujet de la valise. Il comprendra... Voici ma carte de visite.

— Merci, Monsieur. Ce sera facile de lui remettre ce petit carton. Je ne manquerai pas de le faire, soyez en sûr.

— Vous savez quand il rentre ?

— Oui ; dans trois semaines. J'ai reçu une carte postale d'eux, justement hier. Ils paraissent aller mieux... heureusement. Je dois leur répondre ; ils me demandent si les réparations avancent, mais je crains qu'elles ne soient pas finies quand ils reviendront. Ça traîne.

— Ils font des réparations ?

— Oui, la chambre de bain et la cuisine en avaient besoin. Ils ont profité de leurs vacances pour passer commande de ces améliorations afin qu'elles soient faites pendant leur absence.

— Et son frère s'en occupe ?

— Son frère ? Non... les ouvriers. Monsieur Valdoie n'a pas de frère. Il était fils unique... Et maintenant, voilà qu'ils ont perdu leur Christophe dans un accident, un beau garçon de treize ans, à peine. C'est terrible. Enfin, je vous raconte des choses que vous savez...

— Non, je ne connais pas personnellement Monsieur Valdoie... Son fils est mort ? Et vous dites qu'il n'a pas de frère ?

— Mais non...

— Alors... à la porte, la personne qui nous a répondu nous a affirmé qu'il était le frère de Monsieur Valdoie !

— L'ouvrier ?

— Oui.

— Eh bien ! quel aplomb ! Il vous a raconté des histoires.

— Bon ! dit François qui n'a pas encore ouvert la bouche, nous avons bien fait de venir chez vous pour savoir la vérité.

— Vous avez bien fait, c'est vrai. Je devrais vous recevoir mieux et vous faire entrer. Vous êtes venus jusque-là...

— Merci ; nous reviendrons quand Monsieur Valdoie sera de retour. Nous ne voulons pas vous déranger plus longtemps. Nous sommes déjà très reconnaissants que vous lui fassiez part de notre passage.

Mais la dame commence, elle aussi, à être intriguée. Qui sont ces gens ? Ils désirent voir leur voisin malgré qu'ils ne le connaissent pas !

Une pensée surgit soudain dans son esprit : il s'agit de commerçants venant faire des offres qui, peut-être,

n'intéresseront pas du tout Monsieur Valdoie. Il sera quand même prudent de s'informer pour pouvoir renseigner. Ils ont une valise ; c'est, sans aucun doute, pour transporter leur marchandise.

Alors, elle propose :

— Entrez quand même un moment.

Monsieur Baudin décline l'invitation :

— Très aimable, Madame. Merci ; il nous faut retourner à la maison.

— Mais... ne puis-je pas lui dire pourquoi vous êtes venus ?

— C'est très simple ! Il le comprendra tout de suite. Comme je l'ai déjà dit, c'est au sujet de la valise...

— Ah ! parce que vous êtes marchands de valises. Je saisis.

François éclate de rire :

— Non, non... Mais, à l'aéroport, il s'est trompé. Il a pris la mienne au lieu de la sienne parce qu'elles étaient semblables...

— Oh ! quelle affaire ! s'exclame la vieille dame tout à coup rassurée sur l'identité de ces gens qui sont venus à sa porte. Quelle affaire pour vous... pour lui !

— Oui, pour chacun, approuve Monsieur Baudin. Mais enfin, ce n'est pas la mort d'un homme.

— Non, en effet, affirme-t-elle. Je suppose que l'accident ne les a pas trop émotionnés ; ils en ont vu d'autres. Et c'est cette valise-là, la leur ?

— Oui, se hâte de répondre François. Leurs valises sont dedans, nous ne les avons pas utilisées.

Tout à coup, une pensée traverse l'esprit de Monsieur Baudin ; il la formule :

— Serait-ce trop vous demander de garder cette valise chez vous jusqu'à leur retour pour nous éviter de la transporter encore une fois ?

— Mais pas du tout. J'ai bien assez de place. Elle ne gênera pas. Et pour être certaine que personne n'y touche, je vais l'enfermer dans une armoire. C'est plus prudent. Quand mes petits-enfants viennent ici, ils bouleversent tout, mais soyez tranquilles, je veillerai.

— D'ailleurs, elle est fermée à clé, précise François. Ils ne pourraient pas l'ouvrir. La clé, je la garde puisque Monsieur Valdoie en possède une.

Satisfaits, les deux visiteurs se retirent après avoir bien remercié l'aimable personne.

— Un fardeau de moins, dit Monsieur Baudin en arrivant sur le trottoir. Et sais-tu, notre bonhomme, quand il verra sa valise, il viendra lui-même nous rapporter la nôtre puisqu'on lui aura donné notre adresse.

Au moment où ils passent, une nuée de moineaux, perchés sur une des colonnes du portail, s'envolent à leur approche. François les remarque et il pense soudain à l'oncle Rémi, à l'histoire bouleversante que ses neveux l'ont entendu raconter un certain matin, là-haut, sur la falaise, dans l'air pur et la chaleur du soleil.

Le garçon se tourne vers son père :

— Papa ! Oncle Rémi.. tu sais son histoire ?

— Son histoire ? Que veux-tu dire ?

— L'histoire de la mort de tante Alice...

— Ah ! oui ; je la connais. J'étais enfant quand

c'est arrivé et cela m'avait profondément ému. Il te l'a racontée ?

— Oui... il nous l'a racontée, le jour où nous sommes allés sur la falaise.

— A l'époque, mon père, donc votre grand-père nous en a souvent parlé. Il a même utilisé ce drame pour nous faire comprendre l'amour de Dieu envers nous. Il nous comparait à ces petits oiseaux que Dieu n'avait pas méprisés. Comme pour le pauvre moineau. Il avait envoyé une main secourable pour nous sauver et cette main c'était celle de Jésus-Christ, cette main percée, clouée au bois de la croix, pour nous délivrer. Cette main qui, en nous libérant, l'avait conduit à la mort. Je m'en souviens, cette comparaison nous a aidés à comprendre. Et pour toi aussi, François, l'image peut te faire mieux saisir ce que représente la bonne nouvelle du salut en Jésus.

— Oui ; je l'ai compris, dit simplement le garçon avec un grand sérieux.

— Quant à l'oncle Rémi, poursuit son père, il a fait un volte-face formidable. Avant, il menait une drôle de vie et mon père, qui était donc son beau-frère, avait souvent essayé de l'arrêter. Les rares fois qu'il venait chez nous, nous, les enfants, les entendions discuter sans fin. C'était même parfois orageux. Après cette secousse qui ébranla toute la famille, nous n'avons plus beaucoup revu l'oncle Rémi. Il n'était pas fier de lui et je pense qu'il craignait que nous le blâmons. Il est parti pour l'étranger après avoir liquidé toutes ses affaires et c'est de là qu'il nous a écrit longuement nous parlant du changement survenu dans sa vie. Ma

gré le chagrin d'avoir perdu sa sœur, mon père fut rassuré et content. Il avait fallu ces circonstances pénibles, atroces, pour arrêter ce mari sur la pente terrible dans laquelle il glissait toujours plus bas.

— Et vous n'avez plus revu oncle Rémi ?

— Non... pendant toute ma jeunesse j'ai su qu'il vivait à l'étranger... A certaines occasions, nous recevions de ses nouvelles. Il nous envoyait de beaux cadeaux. Il était devenu pour nous un peu comme un personnage légendaire. A la mort de mon père, il y a cinq ans, nous l'avons revu, mais naturellement, je ne l'ai pas reconnu. Il avait changé et d'ailleurs, je n'avais pas grands souvenirs de son visage. Maintenant qu'il est vieux, il n'a plus envie de voyager.

— C'est pourquoi il a acheté cette maison au bord de la mer.

— Oui, sûrement.

— Et qu'il la répare. Je me demande si les robinets, chez M. Valdoie, étaient aussi vieux que celui qui s'est cassé dans mes mains.

Le père rit, car cette remarque rappelle un moment d'émotion :

— Probablement !

— Damaris a écrit son journal pendant les vacances, ajoute François ; je suis sûr qu'elle n'a pas oublié d'y mettre cette aventure.

Tout en causant, ils arrivent près de la gare et bientôt le train de banlieue les emmène. Ils retrouvent la grande ville et son bruit assourdissant.

## CHAPITRE XI

### UNE DEDICACE

— Regarde Damaris, le dessin que j'ai fait, s'exclame François, fier de son œuvre.

— Formid ! s'écrie la fillette. Je voudrais bien y être encore, là-bas. Tu l'as copié d'une carte postale ?

— Non, une photo, celle-là.

— Oh ! la plage, la maison d'oncle Rémi... et Loulou, juste devant la porte de la cuisine. Si au moins on avait pu l'emmener à Paris, Loulou !

— Tu le vois ici, dans notre petit appartement ? interroge Madame Baudin. Pauvre bête, il serait malheureux.

— Nous... il faut bien qu'on y reste, lance avec fougue François, et toute l'année !

— Rassure-toi, François, dit son père. Ce n'est pas la dernière fois que tu y vas, au bord de la mer. J'ai l'impression que l'année prochaine oncle Rémi nous invitera de nouveau. J'ai reçu ce matin une lettre de lui ; il a eu tellement de plaisir à connaître mieux notre famille. Il me dit que les enfants l'ont rajeuni de dix ans et il compte déjà sur les prochaines vacances pour vous revoir. Ça promet ! Entre autres, il demande des nouvelles de la valise !

— Oui, observe Damaris, son propriétaire est sûrement heureux d'avoir retrouvé la sienne, mais il paraît pas pressé de rapporter celle qui ne lui appartient pas.

— Vous n'auriez pas dû la laisser... ronchon Anne en regardant son père d'un air dépité. Ça, alors !

— Patience, ma fille, fait Monsieur Baudin pour la consoler. Ce monsieur ne devait pas rentrer avant trois semaines. Il a peut-être prolongé son séjour, puis, il faut le laisser souffler... S'il s'en est tenu un temps qu'il a indiqué à sa voisine, il n'y a pas une semaine qu'il est rentré chez lui. On ne lui a peut-être pas remis notre carte de visite tout de suite.

C'est le soir ; ils sont tous assis autour de la grande table, dans la chambre de séjour. Madame Baudin range une commode un vêtement, son mari parcourt le journal et les trois enfants dessinent ou finissent leurs devoirs d'école.

La vie a repris son rythme habituel, les vacances s'estompent dans les mémoires. C'est pourquoi François cherche à en raviver le souvenir, à en prolonger le plaisir, en dessinant des sujets pris sur des cartes postales ou des scènes photographiées.

La fenêtre donnant sur la rue est entrouverte et on entend le vacarme incessant des autos qui passent. Parfois, le cri strident d'une ambulance emplit l'air, puis petit à petit diminue et se perd dans le bruit du brouhaha.

Depuis un moment, le silence plane dans la chambre, chacun étant absorbé par son travail. On ne perçoit plus que des soupirs, le crissement du journal feuilleté.

leté, ou parfois une chaise qui craque à cause d'un mouvement trop brusque de celui qu'elle supporte.

Soudain, Monsieur Baudin relève la tête :

— Si au moins il avait le téléphone, ce Monsieur Valdoie. J'irais à la poste pour chercher à l'atteindre. Ainsi, je serais fixé ; je saurais s'il est rentré, oui ou non.

— Et la voisine, propose François, elle l'a peut-être.

— J'en doute. Et, à vrai dire, j'ignore son nom. Le sais-tu, François ? As-tu remarqué s'il y avait une plaque ?

— Non... On allait seulement aux informations.

— Ça c'est fort, maugrée Damaris. Vous ne vous êtes même pas informé du nom de la personne à laquelle vous avez confié la valise ! Mes compliments !

— Moi, je n'aurais pas fait cela, sanctionne Anne, sérieuse. Vous auriez dû attendre qu'on aille avec vous... on aurait su mieux faire.

Monsieur Baudin regarde sa petite fille en riant :

— Anne ! une autre fois, on y pensera. D'ailleurs, si j'ai bon souvenir, je n'ai pas vu de nom sur la porte. Mais, comment agir maintenant ?

— Il faut attendre encore, suggère Madame Baudin. Si d'ici quinze jours personne ne donne signe de vie... eh bien ! vous n'aurez rien d'autre à faire qu'à retourner là-bas. C'est bien simple.

— Et je viendrai avec vous, déclare Anne.

— Et moi aussi, ajoute sa sœur.

— Oh ! s'écrie François, si nous y allons tous, ils croiront à l'invasion des barbares !

— Toi, tu pourras rester à la maison, conclut Armand. Ça fera un de moins !

— Ah ! c'est comme ça que tu arranges les choses, réplique son frère. Tu oublies qu'il s'agit de la valise.

— Oh ! oui, ta belle valise. Nous, au moins, on ne s'en soucie pas. Tu en as eu du « bol », la vieille bleue, personne n'a songé à nous la voler...

— Elle n'a pas été volée, la mienne, poursuit son frère, mais simplement échangée. Une différence de couleur, faut l'admettre. Mais, papa, tu es sûr qu'il n'a pas pris le téléphone, ce Monsieur Valdoie ?

— Oui, hier j'ai regardé sur l'annuaire du téléphone, à la poste. Mais, comme dit maman, patience un peu. Rien n'est perdu... D'ailleurs, tu en as bien sorti les effets qui étaient à toi et que tu avais réquisitionnés à y caser, avant de l'emporter au Chemin des Capucines ?

— Oui, naturellement. Je n'y ai laissé que les affaires. Mais je n'ai toujours pas mes crayons de couleur... et j'y tiens.

— Et la Bible qu'oncle Rémi t'a donnée... dit Armand.

— Elle est ici. Le dernier jour, il y a mis une double page de caca. Je veux la garder toute ma vie, cette Bible. C'est du côté de l'autre, parce que c'est un souvenir d'oncle Rémi. Papa, tu as vu ce qu'il a écrit à la première page ?

Monsieur Baudin relève la tête de dessus son journal :

— Non ; montre-moi...

L'enfant se lève, il va vers son armoire et en

le cadeau qu'il a reçu. Il le pose sur la table, devant son père.

— Tu vois, dit-il, soulevant la couverture du volume.

Monsieur Baudin se penche pour regarder ; tout le monde veut en faire autant. Abandonnant leur siège, les fillettes se précipitent de l'autre côté de la table, curieuses. Elles s'accrochent à l'épaule de leur père pour mieux voir.

Celui-ci se récrie :

— Voyons ! soyez moins vives ; vous allez m'étouffer... et on va l'abîmer, ce précieux livre. Je n'y vois plus rien... Laissez-moi regarder !

Parvenant à se libérer, il lit :

— « A mon cher neveu François. En souvenir des beaux jours passés ensemble au bord de la mer.

Tous mes vœux pour ton avenir et souviens-toi chaque jour de ta vie que : « Ce qu'un homme aura semé, il le moissonnera aussi. » (Galates 6 :7.)

Ne l'oublie pas !

Avec mon affection,

Ton oncle Rémi. »

Monsieur Baudin soupire, il regarde son fils. Un sourire dans les yeux, il secoue la tête :

— Il te propose un beau programme de vie, oncle Rémi. Chacun sème quelque chose le long de sa route... de l'enfance à la vieillesse. Et c'est quand on est jeune qu'on a le plus de force pour porter la semence. Si l'on sème la guerre, on récoltera la guerre, si l'on sème

l'amour, on récoltera l'amour. Mais, à lire les journaux, autant dans la vie politique que dans la vie privée, les semences qui se jettent en terre ne sont pas bonnes. Rien d'étonnant que tout aille mal. La bonne semence, tu sais ce que c'est et où la trouver, n'est-ce pas ?

L'enfant regarde son père, hésitant :

— Oui... dans la Bible. Et c'est comme tu disais : aimer tout le monde, pas faire de bêtises...

— Etre sage, interrompt Anne.

— Montrer le bon exemple, ne pas faire comme ceux qui... renchérit Damaris.

Elle s'arrête, ne pouvant articuler ce qu'elle voudrait dire.

— Oui, tout cela, ajoute leur père, et bien d'autres choses encore, car tout cela ce sont les préceptes contenus dans les Saintes Ecritures. Ce sont elles qui constituent la bonne semence. Mais maintenant, on la méprise, cette Bible ; les gens disent que ses principes sont vieux jeu. A l'ère du progrès qu'on vit, on ne peut plus y rester... Impossible ! Archaïque ! Résultat : le monde perd son équilibre, ses structures se brisent... Mes enfants, soyez stables dans les années qui viendront, conservez vos convictions et gardez les enseignements que contient la Bible. Seriez-vous seuls à croire encore, ne flanchez pas. Le résultat se fera peut-être attendre... la vie deviendra difficile... mais le jour arrivera où la semence jetée germera, la bonne et la mauvaise aussi, hélas ! Jésus-Christ, la Parole de Dieu incarnée, est le seul fondement qui restera et ne sera pas ébranlé. C'est pourquoi ne vous en écarterez pas.

ne vous laissez pas influencer et pour vous aider à y parvenir, lisez votre Bible chaque jour et n'oubliez pas de prier.

Convaincu, François remarque avec sérieux :

— Ce beau cadeau d'oncle Rémi et sa dédicace m'aideront à m'en souvenir. Quand j'ouvrirai cette Bible, que je lirai ce qu'il a écrit... je penserai à la falaise, à la mer et à l'histoire du pauvre moineau prisonnier.

## CHAPITRE XII

### DES CAMBRIOLEURS

Les semaines passent.

Maintenant, chaque jour François pose la même question à sa mère quand il rentre de l'école :

— Et Monsieur Valdoie, il n'est pas venu ? Il n'a pas écrit ?

Chaque fois la réponse est négative :

— Non... rien. Ce sera peut-être pour demain.

François commence à désespérer :

— Ma boîte de crayons de couleur, je ne la reverrai plus ?

Le temps s'écoule... Il n'y a plus lieu d'attendre. Il faut absolument retourner là-bas, dans cette banlieue, au Chemin des Capucines.

Pourquoi ce silence inquiétant ?

Aujourd'hui, samedi, père et fils décident de refaire le trajet qui les conduira à la Villa Christophe.

En les entendant, Damaris et Anne se récrient avec force :

— On y va aussi, c'est entendu.

Monsieur Baudin regarde sa femme, perplexe. Celle-ci sourit, cherchant une solution au problème qui se pose : impossible d'arriver si nombreux chez des gens que l'on ne connaît pas. Comment ne pas décevoir les deux fillettes ?

Une clarté se lit soudain dans les yeux de la mère de famille :

— Damaris ! J'y pense... nous avons décidé t'acheter une robe pour cet automne, n'est-ce pas ? Ce serait le moment d'y songer... ne crois-tu pas ? Une balade dans les grands magasins avec mes deux filles voilà ce que je voudrais pour cet après-midi. Ce sera plus agréable que d'aller à cette Villa Christophe, chez des gens qui ne seront peut-être pas là, tandis que moi je devrais rester seule à la maison.

Les enfants regardent leur mère ; hésitante, Damaris dit :

— C'est vrai, il y a cette robe à m'acheter...

Anne s'interpose :

— Et moi... qu'est-ce qu'on va me donner ?

Sa mère jette sur elle un regard tendre :

— Oh ! toi... Anne... ta sœur t'a légué pas mal de choses, trop petites pour elle.

— Zut ! alors... fait la cadette, déçue.

— Pauvre petit chat, dit Madame Baudin, en mettant tant un baiser sur son front. On t'achètera une ceinture pour ta robe rose.

Les yeux de l'enfant se sont mis à briller :

— Une ceinture ! Bravo !

— Bon ! conclut Damaris, allons dans les magasins et vous, les deux, tâchez d'avoir du succès. Revenez avec la valise et naturellement avec tes chers crayons de couleur, François !

Elle leur lance encore tandis qu'ils descendent l'escalier tournant :

— Bonne promenade !

Et elle ajoute en riant :

— Saluez Monsieur Valdoic de ma part et aussi sa femme ! Mais dites-lui que le premier élément de la politesse aurait été de rapporter cette valise.

Son frère lui répond sur le même ton :

— Merci ! Tu as encore quelque chose à lui débiter ?

— Non !

— Tant mieux... Ça suffit !

Damaris s'esclaffe ; elle quitte le palier, rentre dans l'appartement en poussant vivement la porte.

De leur côté, père et fils gagnent la rue pour reprendre le parcours qu'ils ont déjà fait six semaines plus tôt.

Il s'est passé tant de jours depuis leur première visite ? Incroyable ! Voilà bien le moment d'y retourner !

Cette fois, aucune découverte en perspective ; ils connaissent le trajet et l'endroit précis. Sans hésitation, ils en prennent le chemin.

A leur coup de sonnette, la porte s'ouvre et François reconnaît immédiatement le client qu'il a vu dans le grand magasin lorsqu'il a acheté sa valise, le voyageur qu'il a entrevu dans l'avion.

Mais, il le trouve cependant changé ; les vacances, le repos, lui ont donné un visage moins fatigué et ses yeux tristes n'ont plus le même douloureux reflet. Une flamme plus vive les emplit, lui apportant une expression toute nouvelle.

— Monsieur Valdoie ? demande le père du garçon.

— Moi-même.

— Enchanté, Monsieur. Je suis Eric Baudin. Voici mon fils François... Nous venons pour la valise.

— Ah !... Oh !... Entrez donc... entrez.

C'est tout ce que l'homme parvient à dire.

Il les introduit dans un petit salon et leur offre des sièges.

— Cette malheureuse valise ! s'exclame Monsieur Baudin.

— Oui ; quelle histoire ! Je suis impardonnable. Cet échange ! J'étais vraiment distrait quand je l'ai fait. Et vous avez dû me trouver bien stupide. J'aurais aimé vous atteindre plus tôt. Impossible !

— Comment ! Votre voisine vous a remis ma carte de visite, avec mon adresse, je suppose ?

— Non, elle n'a pas pu le faire...

— Nous sommes venus ici, il y a plus d'un mois. Des ouvriers y travaillaient. Nous avons préféré déposer la valise dans la maison à côté... La personne qui nous y a fait entrer était si aimable et de confiance. Maintenant, je ne sais plus que vous l'avez, cette valise ?

Monsieur Valdoie l'arrête :

— Non ; point de valise... ni de carte de visite.

— Comment ? C'est inadmissible...

— Il faut que je vous explique ce qui est arrivé. Cette fois, il sera difficile, pour ne pas dire impossible, de la retrouver.

François s'est redressé, l'émotion au cœur :

— Pourquoi ? Pourquoi ? Où est-elle ?

— Je ne sais pas ; je vais tout vous raconter. Votre voisine est une charmante personne en qui vous pouvez avoir toute confiance, sans aucun doute. Mais v



qu'elle a été victime d'une triste affaire, très pénible. J'avais des ouvriers ici ; ils travaillaient à des réparations.

— Oui, nous en avons vu un, lance François. Il voulait qu'on lui laisse la valise. Il disait qu'il était votre frère !

— Justement... Il vous a sûrement vu repartir chez ma voisine, sans le bagage. Il en a conclu que vous l'aviez remis à la vieille dame. Son fils a dix-sept ans, à peine. Il lui aura probablement parlé de votre visite. Est-ce cela qui a donné l'idée au jeune homme qu'il pourrait bien y avoir des choses de valeur dans cet appartement ? On se le demande... car, quand nous sommes rentrés à la maison, nous avons appris par nos autres voisins et par la police, que la maison de Madame Joly, qui vivait là seule — son mari est mort l'an passé — avait été cambriolée par une bande de voyous... Ses enfants l'ont trouvée à la cave, ligotée et affreusement. Naturellement, la valise a disparu au même temps que d'autres objets. Du pillage... quoi ! Cette pauvre femme a été commotionnée, ça se comprend. Elle se remet lentement et fait encore un séjour chez ses enfants.

Au cours de ce récit, le visage de François a pris une pâleur inquiétante ; il est complètement bouleversé et son père ne l'est pas moins. Celui-ci secoue la tête :

— On ne connaît pas les malfaiteurs ?

— Si ; l'un d'eux, donc le fils de cet ouvrier, a été arrêté. Pas les autres... une bande organisée, par exemple.

— Mais pourquoi font-ils des choses pareilles ? articule péniblement Monsieur Baudin.

— On se le demande... Interrogé, savez-vous ce que le garçon a répondu ? « J'avais envie d'aventures, comme celles que j'ai lues dans les romans policiers... et aussi vues dans les cinémas. »

— Oui, les films... la mauvaise lecture, dit le père de François gravement. Si l'on avait mis entre leurs mains, dès l'enfance, une Bible et des lectures meilleures, ils auraient sûrement des instincts différents.

— Une Bible ! s'exclame Monsieur Valdoie avec autant d'expression qu'un cri de bonheur sortant du cœur, une Bible ! Vous avez raison... Quand je pense à ce qu'elle m'a apporté, cette Bible que j'ai découverte dans la valise...

— Vous l'avez lue ?

— Je ne l'ai pas lue... je l'ai dévorée. C'est le terme.

— Vous ne la connaissiez pas ?

— Non ; je n'en avais jamais ouvert une. Mon père était athée, ma mère indifférente. Quoique élevé par des parents qui me donnaient toute leur affection et tout ce dont j'avais besoin, je ne les entendis jamais prononcer le nom de Dieu, sinon pour jurer. J'étais fils unique, très gâté, pas du tout préparé pour affronter les difficultés de la vie. Ma jeunesse se passa dans le coton. Je me mariaï... Je désirais aussi avoir un fils, un unique, comme je l'avais été, pour que je puisse le combler. Je l'ai eu : Christophe ! Il était tout le bonheur de ma femme et de moi-même. Nous l'adorions, le terme n'est pas exagéré... c'était notre dieu, notre idole.

Monsieur Valdoie soupire. Il s'arrête un moment pour reprendre haleine.

— Et il est mort... dit François, tout bas.

— Oui... Un accident... un stupide accident. allait avoir treize ans.

— Un accident d'auto? demande Monsieur Bardin.

— Ils étaient en course d'école... nombreux. Ils sont arrêtés au bord de la route. Ils buvaient une bière devant un bar; ils étaient distraits. Une auto est passé, l'a fauché. Il a été le seul atteint. On m'a téléphoné à mon bureau. Il gisait à l'hôpital, dans le coma. Je suis arrivé pour recueillir son dernier souffle. Ma femme ne l'a pas revu vivant. Terrible! Un coup de massue... Impossible de nous relever; le chagrin nous avait complètement mis en poussière. Je devins incapable de travailler. Ma femme restait des jours entières prostrée. Auparavant, elle mettait tant de soins à s'occuper de notre home. Le désordre s'accumulait chez nous... nous ne mangions guère. Un état pareil ne pouvait pas durer bien longtemps ainsi sans nous mener l'un et l'autre vers la catastrophe. Un ami me conseilla de consulter un médecin. Celui-ci nous intima l'ordre de partir immédiatement pour faire un séjour de vacances et de changement à l'étranger. Sans aucune conviction, sans plaisir, nous nous sommes quand même décidés. Nous avons fait nos préparatifs; c'est alors que nous sommes allés acheter une valise...

— La même que la mienne, se hâte de dire François. Vous aviez l'air si triste, je l'ai bien vu.

— Oui... et je vivais dans un nuage, il faut l'a

mettre. C'est pourquoi, à l'aéroport, j'ai empoigné avec beaucoup de distraction celle qui n'était pas à moi. Arrivé dans mon hôtel, j'aurais dû tout de suite vous renvoyer votre bien... mais j'ai attendu que la mienne revienne.

— Je ne pouvais pas le faire, s'exclame François, alarmé. L'étiquette n'y était plus ! Elle avait été arrachée... On ne savait pas à qui elle appartenait, cette valise !

— Ah ! l'étiquette n'y était plus ? s'étonne Monsieur Valdoie. Je n'avais pas pensé à cette éventualité. Mais alors, je ne m'explique pas pourquoi vous avez pu m'atteindre ici. Quelqu'un vous a renseignés ?

— Ce n'est pas quelqu'un, explique Monsieur Baudin, mais quelque chose...

— Quelque chose ?

— Oui ; en fouillant au fond de la valise — excusez-nous de cette indiscretion, il le fallait...

— Cela va de soi ! interrompt leur hôte.

— En fouillant au fond de la valise, nous avons découvert un bloc de papier à lettres.

— C'est exact.

— Et sous la dernière feuille de ce bloc, un papier carbone utilisé... C'est ce papier bleu qui nous a révélé votre adresse. Votre nom, nous l'avons découvert seulement lorsque nous sommes venus ici.

— Ça c'est fort ! s'exclame Monsieur Valdoie. J'ai cru simplement ceci : l'étiquette étant restée à la valise, vous attendiez que je me manifeste pour donner signe de vie. C'est pourquoi, un jour, j'ai téléphoné.

— Oh ! oui, je m'en souviens, s'écrie François. Vous

vouliez, paraît-il, parler à Monsieur François Baudin. Mes sœurs en ont bien ri ; elles ne me prennent pas pour un monsieur, elles ! Vous aviez promis que vous rappelleriez, mais rien n'est venu. La cuisinière, qui avait répondu, n'a pas pu nous répéter votre nom, elle n'avait pas bien compris.

— A mon tour de vous raconter comment se sont déroulées les circonstances : donc, pour commencer mon état de dépression complète m'empêchait d'agir. J'ai attendu... Peu m'importait cette valise ; tout m'était égal. Ma femme était dans le même état que moi. Les magasins nous fournirent tout ce qui nous manquait. Et puis, arriva quand même un jour où me vint une curiosité de voir ce que contenait cette fameuse valise que personne ne me réclamait. Je vis que l'étiquette me donnait des adresses précises, mais je ne fis pas l'effort d'entreprendre une démarche quelconque. Et puis, c'est alors que je découvris...

— Mes crayons de couleur, lance François avec fougue.

— Non, mieux.

— Ma Bible, s'écrie-t-il, triomphant.

— Oui, une Bible. Quelque chose de tout à fait nouveau pour moi. J'ai eu l'impression, en la voyant, qu'il fallait que je la lise. Ma détresse était si grande. Cette Bible, pourquoi se trouvait-elle justement là ? Ma femme, dont les parents étaient chrétiens, avait cependant, depuis longtemps, tout jeté par-dessus bord. Quand elle la vit, elle s'écria : « Une Bible ? Une Bible dans cette valise ? C'est pour nous ! » Et je lui ai simplement répondu : « Tu as raison. »

François, que ce récit captive, s'exclame :

— Ça c'est bien !

— Et, comme je vous le disais tout à l'heure, nous l'avons lue avec avidité, tous les jours, si bien que j'ai dit à ma femme : « Attendons encore un peu avant d'avertir son propriétaire. Après... nous ne l'aurons plus, mais quand nous serons de retour au pays, j'en achèterai tout de suite une. »

Et montrant sur la table un volume, il ajoute :

— La voici, elle est en première place. Mais je n'ai pas encore tout dit ! Quand je me suis senti mieux, j'ai enfin pris la décision de téléphoner à Monsieur François Baudin, propriétaire de la valise. J'ai été déçu de ne pas l'entendre au bout du fil.

— Nous étions allés nous promener sur la falaise, explique François. Nous avons attendu que vous téléphoniez le lendemain, comme vous l'aviez dit.

— Et rien n'est venu...

— Non, et j'ai été déçu !

— Je vous comprends ; mais voilà ce qui est arrivé : l'après-midi du jour où j'ai téléphoné, nous sommes sortis, ma femme et moi. C'était une de nos premières balades. Nous commençons à nous sentir mieux, à surnager, mais j'étais encore en partie dans les nuages. En partant, j'ai laissé tout bonnement la porte de notre chambre ouverte, je ne sais pas pourquoi... de nouveau par distraction. Il y avait dans la maison un superbe chien-loup ; il y faisait une garde sérieuse et y mettait presque trop de zèle. Voyant la porte ouverte, il est entré dans la pièce, s'est acharné à déchirer mes pantoufles et à casser la chaîne qui retenait l'étiquette

portant votre nom et votre adresse. Cette étiquette, pense qu'il l'a emportée je ne sais où, au jardin peut-être, car malgré nos recherches, nous ne l'avons pas retrouvée. Le lendemain, quand j'ai voulu téléphoner, impossible de me rappeler le nom de la localité indiquée. Je ne savais que faire ! Je me suis décharné, l'esprit en espérant que de votre côté vous interviendriez. Et les jours ont passé. Pendant ce temps, Dieu nous a parlé, à ma femme et à moi, par la Bible. Il nous a fait comprendre qu'Il existait, qu'Il voulait nous donner sa consolation, malgré l'épreuve et au lieu que nous avions beaucoup négligé de Lui donner une place, une bonne place dans notre vie. Nous l'avons accepté comme l'hôte de notre foyer, comme notre Dieu et Sauveur. Après tout cela, vous me pardonnez d'avoir emporté votre valise, d'avoir été si distrait, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui... s'écrie François, avec une grande sincérité.

— Je vais la chercher... Elle est là, dans le placard. Tout y est resté, vos crayons de couleur, bien sûr, vos habits... et aussi la Bible, naturellement.

— Mais alors... votre valise, celle que nous avons emportée, nous ne l'avons plus... nous ne pouvons plus vous la rendre !

— C'est sans importance. Comme vous avez pu le voir, elle ne contenait rien de très précieux.

— Vous croyez qu'on ne vous la rapportera pas ? demande Monsieur Baudin.

— Comme vous le pensez bien, je n'ai fait aucune déposition pour la récupérer. Je suis suffisamment c

solé que ma voisine ait eu tant d'émotions à cause du fils d'un ouvrier qui travaillait ici. En voilà un qui aurait aussi besoin de lire la Bible.

— Il faudrait arriver à lui en faire parvenir une, suggère le père de François.

— Oui... j'y ai pensé. Je connais où habite son père. Sera-t-il assez aimable pour faire l'entremetteur ? J'en doute...

— Si nous avions su, dit François en scandant ses mots, nous l'aurions remportée, cette valise. Et la carte de visite ?

— Elle a disparu dans le désordre qu'ils ont fait. Madame Joly, ma voisine, m'a dit qu'elle l'avait posée dans un vide-poche du hall pour me la remettre dès mon retour. Elle était peinée, vous pensez bien. J'irai la tranquilliser et lui dire que vous êtes venus et avez pu reprendre votre bien.

— Dommage pour la vôtre, fait le garçon.

— C'est un mal pas bien grand et réparable, objecte calmement Monsieur Valdoie.

En entendant cette phrase, François tressaille, surpris. Il revoit oncle Rémi, quand il leur parlait, et il ne peut s'empêcher de penser ceci : « Il dit exactement la même chose que lui, ça alors... »

## CHAPITRE XIII

### COMME EN UN JOUR DE FÊTE !

— La voilà, ma valise ! crie François en faisant irruption dans l'appartement.

Ses sœurs accourent :

— Montre ! s'exclame Anne.

— Ils te l'ont gâtée ? avance Damaris.

— Non, pas du tout.

— Ainsi, tout est bien qui finit bien, conclut Madame Baudin. Chacun a retrouvé ce qui lui appartenait. Ils étaient donc revenus ?

— Oui, affirme le père du garçon. Nous avons été reçus par Monsieur Valdoie. Sa femme était absente. Quant à dire que tout est bien qui finit bien, ce n'est pas tellement le cas...

— Oh ! pourquoi ? Qu'est-ce qu'il y a encore ? demande Damaris, étonnée. Raconte, papa.

— C'est trop long... Je vous expliquerai tout cela en détail tout à l'heure. Nous sommes fatigués...

Anne souffle à l'oreille de son frère :

— Tes crayons de couleur... ils y sont encore ?

— Naturellement, répond le garçon que l'intrusion de sa sœur dans ses affaires agace un peu. D'ailleurs, s'ils étaient perdus, ce ne serait pas grand-chose... et facilement réparable.

Et en achevant sa phrase, il songe à l'oncle R à la falaise, et il lui semble encore entendre le murmure des vagues de la mer, transformé en une mélodie rythmée et prenante.

Etonnée de cette repartie, la fillette le regarde de grands yeux où se lit la surprise.

Alors, son père demande :

— Et vos achats ?

— Formidable ! s'écrie-t-elle. On a acheté une robe pour Damaris.

— Une robe bleue, ajoute l'ainée. Elle me va bien et une ceinture pour Anne.

— Une ceinture rouge, achève la petite.

— Il y en avait du monde... continue Damaris de belles choses ! Mais papa, dis, raconte ! Pour est-ce que tout n'a pas bien fini ?

La cadette se pend au bras de son père :

— Oui... raconte, papa !

Monsieur Baudin a l'air si sérieux ; son expression mystérieuse intrigue ses filles. Pourtant, en ce moment tout le monde est content ! François a retrouvé sa va Damaris est fière de sa robe neuve, Anne a reçu belle ceinture... Leur mère les regarde avec bonh Tout va bien...

Et cependant, Monsieur Baudin ne se déride comme si un poids pesait sur son cœur.

Madame Baudin les invite à venir à la cuisine, le repas est servi et le père promet de parler quand ils seront assis, après avoir, comme chaque jour, remercié Dieu de pourvoir à leurs besoins quotidiens.

Et pendant qu'ils mangent, il leur raconte pa



détail tout ce qu'il sait de ce cambriolage malheureux. Lorsqu'il se tait, un silence oppressant passe sur chacun. La petite le brise en disant d'une voix timide :

— Alors... la valise, celle qui est venue avec nous au bord de la mer, elle est perdue ?

— Oui, probablement.

Et la conversation continue sur le même sujet. Ils s'attardent à causer ; ils sont encore assis autour de la table de la cuisine quand, soudain, on frappe à la porte.

Monsieur Baudin se lève, étonné :

— Qui vient à cette heure ?

Il ouvre et voit la concierge sur le palier, les bras chargés de fardeaux. Elle reprend son souffle pour s'écrier :

— Oh ! là... que c'est haut chez vous. Il faut avoir de bons poumons et des jambes solides dans cette maison !

— Madame Ravel, je suis navré... Qu'est-ce que vous amène ?

— Voilà ! Tout ça, c'est pour vous. Un livreur vient de me l'apporter avec l'ordre exprès de vous le remettre tout de suite. Bien sûr... des fleurs, ça n'a pas de sens. Mais... qu'est-ce qui se passe ? Un anniversaire ? Une fête ? On vous gâte, Monsieur Baudin...

— Je n'en sais pas plus que vous ! J'ignore que vous avez eu la généreuse pensée de nous combler à ce point. Ça va y a erreur... Est-ce bien envoyé à notre adresse ?

— Mais oui, regardez ; ici, sur la plante : « Pour la famille Baudin » et là : « Pour Monsieur François Baudin ».

Se tournant du côté du garçon qui s'est levé en entendant prononcer son nom, elle crie :

— Tu entends, François ? Pour Monsieur François Baudin ! C'est bien toi, tu n'en doutes pas ! Viens, décharge-moi...

Elle lui tend un paquet en ajoutant :

— Et voilà pour vous, Madame Baudin.

Elle met entre les mains de la mère de famille qui est encore assise sur son tabouret, une plante enveloppée dans un papier de soie.

— Oh ! maman ! s'exclame Damaris.

Curieuse, la concierge demande :

— Qu'est-ce que c'est comme fleur ?

Chacun s'aide pour débarrasser le pot de fleur de son emballage et une superbe azalée apparaît.

— Qu'elle est belle ! s'extasie la concierge. On ne s'est pas moqué de vous... Il faudra bien l'arroser. Mais je me sauve...

— Merci beaucoup, Madame Ravel, bonsoir..

La concierge s'esquive, laissant la famille Baudin toute surprise et stupéfaite de voir ces cadeaux inattendus sur la table de la cuisine.

— Cette enveloppe, là, nous donnera la clé de l'énigme, dit le père.

Dans son étonnement, François n'a pas encore ouvert son paquet. Il veut savoir qui le lui envoie ; l'expéditeur l'intéresse autant que le contenu.

Son père ouvre le pli et en sort un feuillet. Silence complet dans la pièce ; chacun attend, les yeux fixés sur le chef de famille qui va lever le voile de ce mystère.

Avant de lire le court message, il porte les yeux directement sur la signature et s'exclame :

— « Conrad et Eliane Valdoie, avec toute notre reconnaissance. »

Une exclamation générale répond à cet énoncé

— Oh ! clame François, ce sont eux... De quoi ?  
gens ! On peut le dire !

— Mais, ouvre ton paquet, lance Damaris, informe-  
tienne. Veux-tu que je t'aide ?

— Merci, j'y arriverai mieux tout seul.

En effet, en un tournemain, il débarrasse le père qu'il vient de recevoir de la ficelle et du joli papier fleuri qui l'entourent.

— Une boîte de crayons de couleur, toute neuve, deux fois plus grande que la mienne ! Des crayons de couleur... et... des tubes de peinture à l'huile ! Ça alors,

— Tu n'en reviens pas ! observe son père, qui voit que la joie et l'émotion de son fils remplissent de bonheur son visage.

— Avec un pareil attirail, tu vas pouvoir devenir un artiste, sanctionne Damaris.

— Ecoutez la suite, ajoute Monsieur Baudin, j'ai vu que vous n'avez pas encore lu le contenu de la lettre.

De nouveau, le silence se fait ; chacun s'immobilise dans l'attente des nouvelles. Le timbre haut de la lettre sur le père lit :

— « Nous aimerions beaucoup vous revoir, faire votre connaissance de toute la famille, des deux sœurs et de François. C'est pourquoi nous vous invitons de tout cœur à venir chez nous bientôt, dès que vous le pourrez. Venez combler le vide du départ de Christoph...

Nous vous disons donc à bientôt...

Conrad et Eliane Valdoie, avec toute notre reconnaissance. »

— Tu leur as donné notre adresse ? demande Madame Baudin en se tournant vers son mari.

— Naturellement, mais en le faisant, je ne pensais pas qu'ils en profiteraient pour nous combler de la sorte... François, te voilà bien récompensé d'avoir été privé de ta valise pendant toutes les vacances.

— Oh ! oui, répond le garçon avec conviction. Nous irons au Chemin des Capucines, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. D'ailleurs, ne serait-ce que pour les remercier de leurs gentilleses...

— Et aussi pour les aider à oublier leur chagrin, ajoute Anne.

— Cette fois, nous serons aussi de la partie, puisqu'ils nous invitent, s'exclame Damaris, enthousiaste.

En passant dans la chambre, François déclare :

— Il faut que j'écrive une longue lettre à oncle Rémi. Je vais lui raconter la fin de l'histoire de la valise... dans tous les détails.

En disant cette phrase, le garçon revoit soudain dans son souvenir la maison blanche au bord de la mer, le sable fin de la grève, qui crissait sous ses pieds nus et il lui semble encore entendre le bruit des vagues s'abatant sur le rivage.

## TABLE DES MATIERES

Une lettre d'oncle Rémi . . . . .	7
Une jolie valise . . . . .	15
Le départ . . . . .	23
Une surprise désagréable . . . . .	33
Sur la jetée . . . . .	47
Des projets . . . . .	61
Une découverte sensationnelle . . . . .	67
Sur la falaise . . . . .	77
Catastrophe . . . . .	93
Le chemin des capucines . . . . .	107
Une dédicace . . . . .	121
Des cambrioleurs . . . . .	129
Comme en un jour de fête . . . . .	143

Quelques extraits de presse sur les livres de Madeleine Secretan

## **POUR LA JEUNESSE AINEE :**

### **Le Chant d'une nuit d'orage**

Une aventure sentimentale qui a juste assez de mystère pour maintenir en éveil l'attention du lecteur qui ne lâchera pas le livre avant d'en connaître le fin mot. Au milieu de tant de volumes violents, troubles, déséquilibrés, « Le Chant d'une nuit d'orage » apparaît comme une source pure et fraîche. Son but est très net : il cherche à captiver, tout en exerçant un travail spirituel dans les cœurs.

« FEUILLE D'AVIS DE LAUSANNE »

### **Le Bonheur n'est pas un rêve**

Madeleine Secretan présente là une œuvre optimiste, pure, qui répond d'une façon directe aux difficultés de notre temps. Ce n'est pas dans les bars, — ou ailleurs encore — que les hommes et les femmes de demain se préparent à la vie, c'est par un travail honnête, par une attitude noble en face de l'existence.

« FEUILLE D'AVIS DE VEVEY »

### **L'Héritage de Tante Caro**

Madeleine Secretan connaît l'art de tenir ses jeunes lecteurs en haleine, grâce à une ambiance vivante et aux péripéties adroitement conduites d'une histoire qui pourrait aussi bien être la leur. Gilliane, la moderne héroïne de ce roman, est attirée par le pouvoir fascinant de l'argent. Cependant, diverses expériences la font réfléchir au sens de la vie. Et la jeune fille de conclure que le meilleur héritage n'est pas forcément celui qui consiste en espèces sonnantes et rébuchantes.

« L'ILLUSTRE »

### **Mon neveu Olivier**

Auteur de plusieurs romans édités, ainsi que de nombreux ouvrages pour les enfants, Madeleine Secretan a signé un nouveau livre, un roman charmant, où il est question de deux sœurs... Le récit est bien mené, tour à tour amusant, émouvant, drôle et touchant, d'une belle tenue morale sans être pour cela le moins du monde ennuyeux. De la bonne et saine lecture.

« FEUILLE D'AVIS D'YVERDON »

### **Incognito**

Un très beau livre que « jeunes aînés » et adultes liront avec une émotion intense, l'auteur étant particulièrement habile à user de « suspense »... mais surtout un livre susceptible d'éveiller ou d'entretenir une saine vision de la vie, et de montrer quel rôle la foi peut y jouer.

« PAIX ET LIBERTE »

## POUR LES ENFANTS

### **Billy**

Emouvante et pourtant pleine de gaieté, l'histoire de Billy plaira aux jeunes lecteurs de son âge : treize ans. Billy se croit orphelin, mais il est si heureux chez ses grands-parents dans la jolie villa de Roses... C'est le jour où il apprend par hasard qu'il est un « enfant trouvé » que son cœur se déchire. Les péripéties se succèdent. Finalement, la vérité se découvre... Il faut louer l'auteur d'avoir su accorder une suite d'épisodes captivants avec les réflexions sérieuses qui, plus souvent qu'on ne pense, occupent l'esprit de nos grands enfants.

« TRIBUNE DE GENEVE »

### **Hugo et Billy**

Tout ce récit est alerte, vivant, passionnant...

« FEUILLE D'AVIS DE VEVEY »

### **Mario**

Cet ouvrage devrait être lu par tous nos enfants choyés et gâtés

« FEUILLE D'AVIS DE NEUCHÂTEL »

### **Départ pour l'Amérique**

Ce livre de Madeleine Secretan s'adresse à la jeunesse: Il est d'une lecture facile, d'une présentation très soignée et retiendra certainement l'attention des enfants à cause de ses rebondissements tantôt gais, tantôt émouvants. L'auteur a cherché, à travers son récit, à éveiller de bons sentiments, à répandre une heureuse influence tout en captivant et divertissant.

« FEUILLE D'AVIS DE LAUSANNE »

### **Le Trésor du Vieux Coffre**

Cette histoire de deux petits garçons en vacances, qui se trouvent mêlés à un cambriolage et à une découverte de trésor, est enlevée avec entrain et le message évangélique très clair, très direct, est parfaitement convaincant pour les enfants.

« JOURNAL DES ECOLES DU DIMANCHE »

### **Aventures au Village**

Aventures qui sauront captiver et retenir le petit lecteur. L'auteur sait en effet tenir l'attention en éveil par une intrigue bien menée

« LA VIE PROTESTANTE »

### **Tojo et le diamant**

Ce volume de la Collection « La Petite Source » fera la joie d'un enfant. Très différent des précédents, il demeure cependant imprégné d'un esprit propre à développer chez les jeunes le sens de la vie et des responsabilités tout en leur faisant vivre des aventures passionnantes.

« FEUILLE D'AVIS DE VEVEY »

Imprimé en Suisse

*Achévé d'imprimer  
en août 1973  
sur les presses de  
l'Imprimerie Ganguin et Laubscher S.A.,  
à Montreux.*

Imprimé en Suisse

DU MÊME AUTEUR  
POUR LA JEUNESSE AINÉE



**LE BONHEUR  
N'EST PAS  
UN RÊVE**

Le roman d'un  
jeune homme en  
face de la vie, de  
ses injustices, de  
ses tentations.  
195 pages



**LE CHANT  
D'UNE NUIT  
D'ORAGE**

Un roman d'une  
grande actualité  
pour la jeunesse  
moderne.  
219 pages

**FUGUE**

Les aventures d'un  
gars partant sur le  
chemin de  
Katmandou.  
175 pages.



**L'HÉRITAGE DE  
TANTE CARO**


Un drame autour  
d'un héritage.  
180 pages.



**INCOGNITO**

Le drame  
bouleversant d'un  
jeune homme de  
notre siècle.





COLLECTION DE LA PETITE SOURCE

